



MENSUEL INDEPENDANT D'INFORMATIONS LOCALES - N° 15
FÉVRIER 1996 - 12 FRANCS - 7 rue du Ruisseau, 75018 Paris. Tél. 42 59 34 10



Mon 18e
par Andreï Makine,
prix Goncourt

Page 11

**Dossier
urbanisme**

Abbesses : **les carrières du passé** **remontent à la surface**

- ZAC Pajol : projet voté après d'ultimes concessions
- Moskowa : une «réquisition» organisée par les habitants
- Bretonneau : plaidoyer pour un espace vert

Pages 7 à 9

**Les associations de l'avenue
de Clichy se coordonnent**

Page 6

**L'extrême-droite fait un carton
dans la police du 18e**

Page 6

**Le cirque de la place Clichy
encore là pour un an**

Page 16

Noms de rues à la Goutte d'Or

Page 13

**Montmartrobus : la plus petite ligne
de bus de Paris se modernise**

Page 3



Christina Adnin

19 février : le Nouvel An chinois se fête rue de Torcy

Page 13

D1 FOL JO
32713

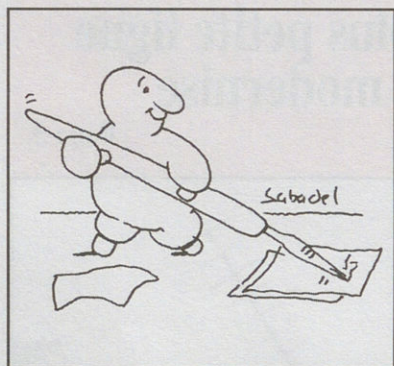
IMAGES DU 18e

Les photos de nos lecteurs

Chaque mois, nous publions en cette page une photo envoyée par un lecteur, choisie pour son intérêt artistique, ou son caractère drôle, pittoresque ou dramatique... Aucune exigence spécifique quant à la forme (les photos en couleurs sont acceptées - mais seront reproduites en noir et blanc). Seules conditions : la photo doit avoir, d'une façon ou d'une autre, un rapport avec le 18e et il doit s'agir d'une photo originale, œuvre de la personne qui nous l'envoie. L'auteur aura droit à un abonnement gratuit de six mois pour la personne de son choix.

Ce mois-ci nous avons retenu cette photo très expressive réalisée par **Valérie Stafetta**, qui habite rue Myrha. Prise dans les jardins du Sacré-Cœur, c'est une image de la solitude, un peu triste peut-être mais très belle.

COURRIER - COURRIER



La fête du 18e du mois

En décembre, pour fêter son premier anniversaire, *Le 18e du mois* avait organisé une petite fête, à laquelle nous avons invité nos abonnés, nos (nombreux) amis connus et les dépositaires de presse qui vendent le journal. Nous avons reçu plusieurs messages de sympathie après cette soirée. Merci à tous.

«Lors de la fête du 18e du mois, vous aviez promis de nous donner les adresses où l'on pouvait se procurer les disques et cassettes des artistes qui s'y sont produits. L'avez-vous oublié?»

Bertrand Lescène

Voici ces renseignements. Le disque de Nathalie Solance est à commander à *Crescendo Moderato*, 12 boulevard Marcel Sembat, 93200 Saint-Denis, tél. 48 09 17 42. Celui d'André Dumas, qui comporte quatre chansons, est en vente au Musée de Montmartre et chez Music Power, rue Houdon ; il peut aussi être commandé aux éditions du Moulin, 10 rue André Barsacq, 75018 Paris. (André Dumas prépare un autre CD, récital de vingt-cinq de ses chansons montmartroises, mais cela demande un long travail et il ne paraîtra pas avant un an au moins.) Pour la cassette de Jean-Do Cardi, haute-contre baroque, s'adresser à Michel Le Bras, 43 73 45 65.

L'immeuble de la BNP

A la suite de l'article de notre numéro 13 sur l'immeuble BNP du boulevard

Barbès, une lectrice, vieille habitante du quartier, nous a transmis quelques précisions complémentaires. «Pendant l'occupation, nous dit-elle, entre l'époque des magasins Dufayel, dont vous avez parlé, et l'achat par la BNCI qui allait devenir la BNP, cet immense bâtiment, entre la rue de Sofia, le boulevard Barbès et la rue Christiani, a été utilisé par l'armée allemande. On y voyait entrer les voitures militaires et les chevaux par la rue Christiani. Goebbels y a même séjourné. A la Libération, les troupes américaines l'ont occupé quelques mois.»

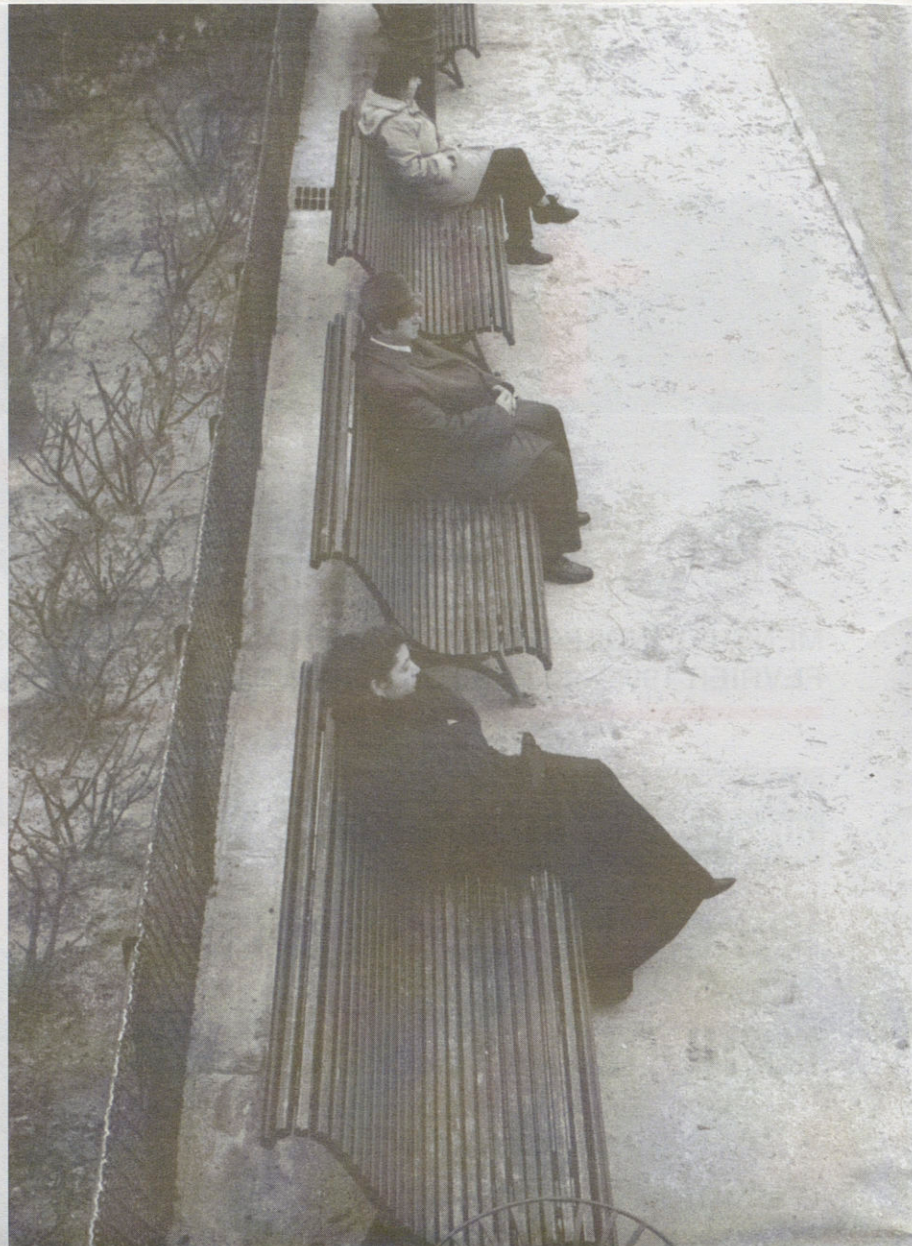
Notre lectrice, Mme M. B. (qui ne souhaite pas qu'on imprime son nom), habite dans le quartier de la Goutte d'Or depuis sa naissance en 1908 («Je vis toujours dans le même appartement où je suis née»).

La bande à Bonnot

Dans l'article sur la bande à Bonnot (voir n° 13 et 14), vous évoquiez Victor Serge. J'aimerais savoir ce qu'il lui est arrivé ensuite.

F. Técher

Enfermé à la centrale de Melun, libéré fin 1914 et expulsé de France comme «apatride», il gagne Barcelone où il participe à l'insurrection anarchiste de juillet 1917. Après la révolution bolchevique d'octobre 1917, il veut se rendre en Russie, passe par la France, y est arrêté, interné à nouveau deux ans pour ses «idées dangereuses» en vertu des lois sur l'état de guerre. Libéré en janvier 1919, il gagne Moscou où il travaille pour la direction de l'Internationale communiste et se lie d'amitié avec Trotsky - ce qui lui vaudra d'être déporté en Sibérie par Staline de 1933 à 1936. Il séjourne ensuite en Belgique, en France et se fixe au Mexique, où il mourra en 1947 d'une crise cardiaque. Il y écrit de nombreux livres, récits historiques (notamment ses *Mémoires d'un révolutionnaire*), romans (notamment *Les derniers temps*, qui évoque la Résistance française) et se révèle un écrivain brillant.



PETITES ANNONCES

• **Les Restos du Cœur** du 18e recherchent deux hommes, **bénévoles**, quatre matinées par semaine, pour aider à la comptabilité et la gestion. Sens de l'organisation souhaité. Contacter N. Riflet, 42 30 42 88.

• L'association littéraire **L'écrit pour le dire** cherche personnes motivées afin de collaborer à la préparation du prochain **festival de poésie** du 18e. (Bénévoles.) Tél. Thierry, 42 58 56 58 (répondeur, insister). Idées bienvenues.

• Recherche tout objet relatif au **compagnonnage** (chef d'œuvre, canne couleurs et divers). Michal Guy, 31 rue de l'Espérance, 62700 Bruay-la-Buissière.

• Propose partage de mon bureau (10 m²), métro Abbesses, pour activité artistique ou libérale calme. Tél. 42 51 55 26.

• Donnons **cours de piano** tous niveaux, tous genres. Au Bar de l'Aventure, métro Abbesses. Cyril de Chambure, 42 51 55 10, et Silke Rotzoll, 42 51 55 26.

NOS TARIFS

10 F la ligne de 40 signes. Supplément de 50 F pour une domiciliation au journal. Nous prenons les petites annonces (jusqu'au 18 du mois) sous les rubriques : *immobilier ; logement ; ventes et achats divers ; troc ; associations ; messages personnels ; emploi*. Pour nos abonnés : gratuit pour «demande de logement» et «demande d'emploi», 50 % de réduction dans les autres rubriques.

Le 18e du mois est édité par l'Association des Amis du 18e du mois, 7 rue du Ruisseau, 75018 Paris, tél. (et fax) 42 59 34 10.

L'équipe de rédaction (entièrement bénévole) :

Bernard Ailloud, Christian Adnin, Christelle Antoine, Dan Aucante, Bernard Boudet, Noël Bouttier, Christine Brethé, Abdelhak Briki, Claire Cartier-Cottin, Bertrand Combaldieu, Jean-Marie Corvaisier, Jacqueline Gamblin, Sylvain Garel, Isabelle Goux, B. Jamil, Chantal Juan, Fred Kalfon, Marie-Pierre Larrivé, Françoise Marrié, Daniel Maunoury, Catherine Mondou, Noël Monier, Thierry Nectoux, Claude Nègre, Jean-Claude Noyé, Patrick Pinter, Rose Pynson, Olivier Raynal, Silke Rotzoll, Sabadel, Jean-Yves Sparfel, Michèle Stein, Claude Thomas, Françoise Touttain.

Le bus, la Butte et Bruant : le Montmartrobus se modernise

Le Montmartrobus, ligne d'autobus la plus petite de Paris, qui monte, descend et tourne hardiment dans les rues et ruelles de la Butte et qui rend d'inappréciables services aux touristes mais surtout aux habitants, devrait aussi devenir, dans les semaines à venir, la première à utiliser un bus à moteur électrique.



**Les
machinistes
du
Montmartrobus
connaissent
bien leurs
habitués.**

Christian Adnin

Le vieux Monsieur fait bonjour de la main et son visage s'illumine d'un sourire. Quelques mètres plus tard, arrivant à l'arrêt un brin essoufflé mais toujours radieux, le voilà qui grimpe dans le petit bus vert. «Ah, mais il fallait plutôt me faire signe de m'arrêter !» lui reproche amicalement le machiniste. Jean-Michel connaît bien ses habitués. C'est surtout pour cette qualité de rapports humains qu'il a choisi, il y a sept ans, de «faire» la ligne du Montmartrobus.

Une ligne qui ne ressemble à aucune autre. Elle bénéficie aussi d'horaires moins contraignants et plus confortables, appréciés par tous les machinistes. Malgré la difficulté particulière du parcours, Jean-Michel aime ce service urbain ; c'est un peu comme dans son pays là-bas aux Antilles où tout le monde se connaît, où l'on n'oublie pas de saluer les copains, de prendre des nouvelles de chacun, de prêter une oreille attentive aux petits malheurs et de reconforter, où l'on voit les bébés naître, les enfants grandir et les adultes vieillir. C'est ainsi qu'il a noué de solides amitiés tout au long de l'itinéraire et, s'il arrive qu'un artiste connu surgisse au hasard d'un arrêt, c'est avec une discrétion respectueuse qu'il engage la conversation ... voyez là-bas, assis au fond avec un grand manteau de laine

écureuil, c'est bien un acteur de cinéma ?

Jean-Michel est lui aussi artiste, c'est un peintre de talent, alors ... comment ne pas être inspiré par la rousseur resplendissante des vignes à l'automne, la pâle lueur brumeuse des petits matins d'hiver sur les pavés luisants, ou la lumière chaude des soirs d'été sur la coupole laiteuse du Sacré-Cœur ?

Le cauchemar des voitures en stationnement gênant

Mais tout n'est pas aussi rose que la maison au coin de la rue de l'Abreuvoir. Les circonvolutions du parcours exigent des machinistes une dextérité inouïe pour escalader les ruelles étriquées de la Butte, dégringoler les flancs raides de Saint-Vincent ou offrir le grand frisson dans le tournant qui surplombe l'escalier de la rue Drevet ... Il faut faire corps avec la machine, avoir des nerfs d'acier, une attention constante. Une longue habitude et une parfaite connaissance du terrain ne suffisent pas pour négocier d'un coup certains virages : qu'une voiture soit garée un centimètre de travers et c'est le suspens : passera ? passera pas ? Les touristes ne s'y trompent pas : «Parfois, lorsqu'on est passé au millimètre près, nous confie Philippe,

le plus ancien de la ligne, *les applaudissements retentissent, comme dans la carlingue d'un Boeing*». Pour ses exploits, Philippe collectionne le plus grand nombre de petits surnoms que lui ont affectueusement donnés les habitués (Fangio, Speedy Gonzales, Concorde ou TGV, c'est selon !). Mais quand ça ne passe vraiment pas, tout le monde descend et finit à pied. Ceux qui ont de la peine à marcher restent avec le machiniste et attendent. Comme cette fois où une voiture garée dans l'angle de la rue Chappe (une des «bêtes noires» de l'itinéraire) a bloqué le Montmartrobus durant plus de trois heures ! Ou encore comme ce jour où un jeune automobiliste était parti acheter une glace vanille-fraise, laissant son véhicule à l'angle du Consulat et les passagers du bus poireauter dix minutes ! Les samedis et surtout les dimanches, les couloirs envahis par les voitures obligent le bus à dévier son itinéraire et on a pu le voir ainsi contourner la Butte et rejoindre la rue Caulaincourt directement à la place Pigalle, via la place Clichy.

Mais que fait donc la police ? L'enlèvement des voitures en infraction flagrante ne semble pas être d'usage sur la Butte. Gabarit des engins d'enlèvement mal adaptés ? Mauvaise volonté ? Complaisance ? «Graissages de pattes», comme

certains ne craignent pas de le suggérer ?

Il fut un temps où les «acsis» (Agents chargés de la surveillance des itinéraires) étaient impitoyables, certains avaient même la réputation de pousser la sévérité au delà des règles ! Ces agents étaient alors choisis parmi les machinistes volontaires ; aujourd'hui on emploie aussi du personnel inapte à la conduite ; leur autorité en est amoindrie et leur tâche se limite à verbaliser les infractions aux arrêts et dans les couloirs réservés. Il n'y a plus qu'à compter sur les quelques commerçants coopératifs qui mettent des bacs à fleurs devant chez eux pour limiter l'invasion automobile. Ce ne sont pas les idées qui manquent ; mais souvent les suggestions, plots en plastique par exemple, sont rejetées pour raisons esthétiques... les engins à quatre pneus sont-ils plus poétiques ? Imagine-t-on Bruant chantant les pots d'échappement ?

Quand il faut faire des courses sur l'autre versant

«Il faudrait interdire le stationnement dans les petites rues», propose Camille, usagère du bus, qui habite Montmartre depuis quarante ans, «ou une meilleure signalisation : un gros panneau écrit noir sur blanc!» Ah ça, elle l'a attendue, cette ligne. Parce que les escaliers, pffou ... c'était trop dur pour les jambes quand il fallait aller faire les courses versant Lepic, ou côté Mairie. Maintenant elle charge le caddie et si elle n'arrive pas à le hisser dans le bus il y aura toujours quelqu'un pour l'aider.

Quant à Paulette, avec ses 50 ans et son regard pervenche, elle déclare spontanément : «Les chauffeurs sont tous des copains, ils sont sympas !».

Depuis sa création en 1983, le Montmartrobus a connu de nombreuses améliorations, nous affirme M. Vliegen, le chef de ligne. Cette année-là, les véhicules de type «trafic» étaient beaucoup plus petits et il n'existait que six arrêts : Pigalle, Abbesses, Tourlaque, Place du Tertre, Lamarck et Mairie du 18^e. Dès l'année suivante, il a fallu évoluer rapidement, augmenter le nombre des arrêts, mettre en place des véhicules plus grands, procéder à des aménagements de voirie. Aujourd'hui on compte une trentaine d'arrêts et huit services par jour, ce qui fait en moyenne quatre voitures par heure. Avec des fréquences plus espacées le matin et plus rapprochées l'après-midi, (entre 10 mn minimum et 20 mn maximum), le Montmartrobus

transporte 65 000 à 80 000 passagers par mois. Il reste à résoudre les dernières difficultés de circulation. Trois dossiers d'aménagement de voirie sont actuellement à l'étude : Chappe bien sûr, Drevet évidemment et Abreuvoir. Ce dernier serait résolu en 97 puis les autres devraient suivre. Pour renforcer le service de l'après-midi plus chargé, la RATP a décalé un service du matin. Devant les protestations, elle a fait un effort pour rééquilibrer les horaires de la matinée, mais les usagers continuent de réclamer une quatrième voiture, ce qui raccourcirait l'attente, surtout l'hiver.

Bientôt l'inauguration du bus électrique

Dernières nouveautés : un plan du circuit plus lisible est affiché à l'intérieur des voitures et la ligne change de numéro : le 64 a fait son temps, vive le 18 ! Et surtout, innovation considérable, on nous annonce pour très bientôt la mise à

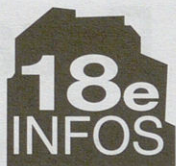


l'essai d'un véhicule supplémentaire entièrement électrique, le premier de ce type en Europe !. L'inauguration officielle, qui devait avoir lieu le 30 novembre dernier, a dû être reportée à cause des grèves. Suspens !

En attendant, d'un côté à l'autre de la Butte, de Jules (Joffrin) à Jean-Baptiste (Pigalle), le Montmartrobus balade infatigablement tous ses villageois, les artistes et les touristes, les acteurs et les chanteurs, les ménagères et leurs cabas, les écoliers et leurs cahiers, les promeneurs et les bonnes-sœurs.

Christine Brethé

Le Montmartrobus circule tous les jours, toute l'année. Premiers départs, derniers départs : mairie 7 h 30, 19 h 30. Pigalle 7 h 25, 20 h 15. Un seul ticket par trajet



La dramatique situation de Mpanpu Mana et sa femme

Un couple de Zaïrois, habitant à la Goutte-d'Or, se débat pour trouver une solution à leur situation dramatique. La jeune femme, mère d'un enfant de 6 ans, est atteinte d'un cancer et son compagnon est menacé d'expulsion.

“**A** la Préfecture de police, on m'a fait signer un document par lequel je m'engage à quitter le territoire français le 20 février prochain. Sans quoi, m'a-t-on expliqué, on ne pourrait pas me prolonger mon autorisation de séjour jusqu'à cette date.” Mpanpu Mana parle d'une voix douce du cancer dont elle est atteinte et de la situation inextricable dans laquelle elle et son compagnon, Mpanpu Mana, se trouvent.

C'est en 1983 que Mpanpu Mana, un Zaïrois aujourd'hui âgé de 38 ans, est arrivé en France. Il a déposé à l'Ofpra une demande d'asile politique, rejetée en 1993, dix ans plus tard ! Entretemps, M. Mana, qui bénéficiait d'une autorisation provisoire de séjour, a travaillé comme mécanicien garagiste, suivi une formation de contrôleur technique. Et il a rencontré Mpanpu Sakalala qui a, elle aussi, fait une demande d'asile dont elle sera déboutée. Leur fille naît en 1989.

Tous les recours épuisés

Après le rejet de l'Ofpra et alors qu'il n'a plus de travail, M. Mana tente de régulariser sa situation. En vain. Il ne réussit à obtenir ni un permis de travail ni une carte de séjour. Depuis le 25 décembre 1993, il est invité à quitter le territoire français et tous les recours sont épuisés.

En décembre 1994, Mpanpu Sakalala apprend qu'elle est atteinte d'un cancer et subit le mois suivant une première intervention chirurgicale. Le couple s'adresse alors à Daniel Marcovitch, suppléant député de Daniel Vaillant, qui, pour tenter de régulariser leur situation, envoie plusieurs courriers à M. Lesnard, directeur général de la police. Ces lettres restent sans réponse.

Après la visite, fin novembre dernier, du médecin-chef de la

préfecture qui a estimé que l'état de santé de Mpanpu Sakalala ne nécessitait pas la présence de son compagnon, M. Marcovitch écrit à nouveau à M. Lesnard : « Je rappelle que M. Mana et Mme Sakalala sont parents d'un enfant de 6 ans, scolarisé, et que Mme Sakalala doit subir prochainement une nouvelle intervention chirurgicale lourde. Je ne vois pas comment un enfant de 6 ans pourrait vivre seul pendant les six à huit semaines d'absence forcée de sa mère. » C'est M. Massoni, le Préfet de police, qui a répondu, confirmant l'avis du médecin de la préfecture et mentionnant que « la situation [de M. Mana] au regard du séjour n'a pu être régularisée ».

Alerté, le MRAP tente un dernier

recours dans le cadre de l'Urmed (Urgence malades étrangers en danger), un collectif qui regroupe plusieurs associations et qui milite pour le dépôt d'un projet de loi protégeant de l'expulsion et de la reconduite à la frontière les malades étrangers en danger. Les résultats de cette démarche ne sont pas encore connus.

Un autre problème menace M. Mana et Mme Sakalala. Ils habitent à la Goutte d'Or dans un logement de 24 m² insalubre dont le loyer s'élève à 2 500 F par mois. Comme ils doivent un an à leur propriétaire et qu'un jugement a été prononcé par le tribunal de première instance, ils risquent d'être expulsés après la trêve hivernale, le 15 mars.

Claude Thomas

Une nouvelle école sera construite rue de la Goutte d'Or

Une nouvelle école primaire de huit classes sera construite au 51 rue de la Goutte d'Or, tout près donc de l'école maternelle qui fait l'angle de la rue des Islettes. Elle fera partie d'un ensemble de logements dont la construction commencera dès que le bâtiment actuel sera démoli, après relogement de ses habitants.

S'ajoutant à l'ouverture en 1995 de l'école de la rue Budin, et à l'agrandissement prévu de celle de la rue Richomme (travaux en cours), cette nouvelle école permettra enfin d'offrir aux enfants de la Goutte d'Or un accueil scolaire convenable, comme le réclamaient enseignants et parents d'élèves durant la longue bataille qu'ils ont menée en 1994-95. A propos des logements qui vont être construits sur ce 51 rue de la Goutte d'Or, rappelons que les habitants des immeubles voisins s'étaient inquiétés de l'augmentation de la hauteur prévue, et avaient lancé une pétition à ce sujet. Ils ont obtenu un résultat : les architectes de la Ville ont accepté de revoir leur copie et de diminuer les hauteurs, laissant ainsi un peu plus de vue sur le ciel aux voisins.

LOCATION DE SALLES

(expositions, conférences, réunions, réceptions...)

SOCIÉTÉ L'INDÉPENDANCE

48, rue Duhesme

75018 Paris

tél/fax (1) 42 57 30 07

**Renseignements et visites
du lundi au vendredi de 10h à 19h**

Ouvert le week-end
pour toutes manifestations

Service d'Information sur la Rénovation

Immobilière et Hôtelière

Association loi 1901

99, rue du Mont Cenis, 75018 Paris. Tél. 42 23 57 23.

Cotisation 1995-1996 : 100 francs.

Pour toutes informations personnalisées

pour vos travaux d'intérieur

Après les grèves

Les ex-grévistes des divers secteurs du 18e cherchent comment maintenir les liens qui se sont tissés



La liaison entre l'ensemble des secteurs en grève dans le 18e s'était manifestée notamment, le 12 décembre, par un départ commun vers la manifestation parisienne de la République.

Ils avaient noué des contacts pendant les grèves de décembre dans le 18e : cheminots, ouvriers et conducteurs de la RATP, postiers, enseignants, militants de l'association de chômeurs AC! (Agir contre le chômage), etc... Ces contacts, ils s'étaient promis de les prolonger.

Le 10 janvier donc, un peu plus d'une vingtaine de militants des écoles du 18e, du Sernam (filiale de la SNCF pour les marchandises), du centre de tri postal du Landy, de la RATP, etc., se sont retrouvés pour en discuter. Plusieurs organisations syndicales étaient représentées : CGT, CFDT, FSU, SUD...

Les retenues de salaires pour grève

Ils ont comparé leurs situations en ce qui concerne les retenues de salaires pour fait de grève : grosso modo, les syndicats ont obtenu que les journées normales de repos ne soient pas comptées comme jours de grève et ne fassent donc pas l'objet de retenues ; pour les autres jours, les retenues de salaires (très importantes pour certains salariés) seront échelonnées sur plusieurs mois, jusqu'à neuf mois pour ceux qui ont fait grève le plus longtemps.

«Mais, a dit un postier, ça me met mal à l'aise qu'on consacre tant de temps à parler de ça : j'ai fait grève, je savais que je ne serais pas payé, je prenais mes responsabilités. Il y a d'autres choses plus importantes à discuter.» Tout le monde a approuvé.

Quel lien maintenir ?

Tous ressentaient le besoin de maintenir un lien, pour échanger des informations, pouvoir s'apporter le cas échéant une aide réciproque, confronter les points de vue. Mais

comment ? Là était le «hic». Les uns souhaitaient créer une structure identifiable, ayant un nom, pouvant organiser des réunions publiques, rédiger des tracts. D'autres étaient méfiants envers un projet aussi formalisé. D'autant que, même si la plupart des présents avaient une responsabilité syndicale, aucun n'était mandaté par son organisation. Tous étaient là à titre personnel.

Certains craignaient qu'une structure détachée des syndicats soit trop facile à noyauter, à «squatter» par quelques groupuscules d'extrême-gauche ou d'ultra-gauche. D'autres, à l'inverse, montraient de la méfiance vis-à-vis des «appareils» syndicaux.

Bernard Capron, responsable CGT à la RATP et militant communiste, était net : «Si vous m'invitez, je viendrai, je suis toujours prêt à discuter. Mais je ne participerai pas à la mise en place d'une structure de ce type.» Il ajoutait, avec un brin d'ironie : «Si certains d'entre vous ont l'impression de ne pas avoir assez de contacts avec des salariés d'autres secteurs, ou de manquer d'informations sur l'actualité sociale, ce n'est pas mon cas : des contacts, j'en ai, des informations aussi. Mais peut-être ne lisons-nous pas les mêmes journaux.»

Professionnel et interprofessionnel

D'une certaine façon, le besoin ressenti ici rappelle ce qui s'est passé à la fin du XIXe siècle : les syndicats de cette époque s'étaient constitués autour des métiers, dans un cadre professionnel, mais beaucoup de salariés ressentaient le besoin d'une liaison interprofessionnelle ; ainsi se créa, à côté des syndicats, la Fédération des Bourses du travail. Par la suite, les syndicats et le mouvement des Bourses du travail

ont fusionné pour donner les confédérations syndicales modernes, structurées à la fois sur le plan professionnel (fédérations de branche) et interprofessionnel (unions locales, départementales). Le problème, c'est qu'à Paris les unions locales interprofessionnelles n'existent pratiquement pas. Dans le 18e, il y a une union locale CGT, pas très active, mais il n'y en a pas à la CFDT ni à FO. Le problème, c'est aussi la division syndicale, spécialité française.

Finalement, les participants de la réunion du 10 janvier se sont séparés sans conclure. Ils se reverront.

Seul point d'accord clair : ils se sont retrouvés le 13 janvier, beaucoup plus nombreux cette fois, pour faire la fête. Une «fête d'après grève», dans une ambiance amicale.

Noël Monier

Du nouveau pour le vin de Montmartre

Un fût de chêne et deux «pièces» venant de Beaune et répondant à toutes les règles de l'art œnologique (l'œnologie est la science du vin) ont été livrés pour recueillir la récolte des vendanges de Montmartre de 1995 qui, comme on le sait, mûrit dans les caves de la mairie du 18e. Par ailleurs, la direction des Parcs et jardins de la ville de Paris, de qui dépend la vigne de la rue Saint Vincent, a passé contrat avec un œnologue très compétent, M. Gourdin, membre de l'Association des œnologues de France, pour qu'il veille sur la vigne et sur le vin de Montmartre. Si avec ça notre «petit vin léger», comme on dit, ne devient pas un grand cru...

18e
INFOS

Pas moins de 2000 F à la Poste Tristan-Tzara

A l'antenne Tristan-Tzara de La Poste, une affichette sur le guichet indique qu'il est impossible de retirer moins de 2 000 F. Comment, dans ces conditions, retirer de l'argent si l'on a moins de 2 000 F sur son compte ? La direction de cette antenne justifie cette mesure discriminatoire en faisant valoir qu'elle ne dispose que d'un seul guichet qui ne pourrait pas répondre à toutes les demandes de retrait.

Elle indique aussi que toute personne, même ayant des revenus très modestes, peut obtenir une carte lui permettant de retirer de l'argent dans les distributeurs automatiques. Renseignement pris, n'y ont droit que ceux qui possèdent des factures EDF-GDF en leur nom propre. Sont donc exclus de facto de l'antenne Tristan-Tzara les personnes hébergées par leur famille ou par des amis, les SDF...

Par ailleurs, à ce même bureau, il nous a été précisé que cette mesure faisait suite à une consigne émise par la Direction générale de La Poste. Nous y avons contacté la responsable du secteur qui affirme n'avoir jamais donné de telles instructions. Elle mène son enquête pour savoir d'où émane cette décision. Affaire à suivre donc...

Le Carré d'Art à la mairie

Du 1er au 12 mars, les 82 artistes de l'association Carré d'Art-Goutte d'Or exposeront pour la première fois à la mairie du 18e. Thème choisi en commun : les carrés du Carré. Peintres, sculpteurs, graphistes, photographes, déclineront le carré sous toutes ses formes.

Salle St Bruno : une expo-spectacle avec Henri Gougaud

Du 23 au 29 février, chaque jour de 17 h à 22 h, l'association Goutte d'Art (dont la présidente est Geneviève Bachellier, voir *Le 18e du mois* n° 4) organise à la salle Saint-Bruno (9 rue St Bruno) une expo-spectacle : peintures, sculptures, tapisseries, spectacle de 19 h à 20 h 30, avec l'association Mondial-Expansion, et le samedi 25 le chanteur-auteur Henri Gougaud. Participation aux frais 20 F.

L'extrême-droite fait un carton chez les policiers du 18e

Le 18e arrondissement a décroché le (triste) pompon lors des élections professionnelles dans la police : plus de 32 % des voix pour les deux listes d'extrême-droite, soit le pourcentage le plus fort pour tout Paris et les trois départements de la petite couronne. Derrière le 18e, les arrondissements les plus touchés par la percée des listes d'extrême-droite sont le 3e (28 %), le 19e et le 16e (23 % chacun).

Lors de ce scrutin qui a eu lieu en décembre (mais dont nous avons eu les résultats détaillés en janvier), et qui concernait tous les personnels en tenue et en civil, sur 308 suffrages exprimés dans le 18e (et 513 inscrits), la liste de la Fédération professionnelle indépendante de la police (FPIP, extrême droite) obtient 70 voix, et celle du Front national de la police (FNP) en récolte 32.

La Fédération autonome des syndicats de police (FASP, organisation traditionnellement qualifiée de «républicaine», et dont un certain nombre de dirigeants se sont, dans le passé, affirmés à gauche) reste en tête mais d'une longueur avec 128 voix. Les autres voix se répartissent entre une liste dissidente de la FASP, le syndicat des gradés et diverses autres listes (dont CGT, CFDT, qui obtiennent quelques voix seulement).

Du côté du syndicat (encore) majoritaire parmi les personnels en tenue, le SGP, affilié à la FASP, on se refuse à y voir un vote politique. «C'est avant tout un vote de contestation, nous explique un permanent syndical qui a travaillé dans le 18e. Il y a un ras-le-bol parmi les personnels, en raison des contraintes énormes imposées par le plan Vigipirate, avec des heures supplémentaires en masse, et à cause du flou des missions des policiers.» Pas question pour lui d'y voir l'expression d'une culture raciste. D'ailleurs, explique ce permanent, «la FPIP ne compte pas plus de dix à vingt adhérents dans l'arrondissement et le Front national police, créé tout récemment, ne s'est pas encore manifesté ouvertement. Ce vote est un signal d'alarme par rapport aux conditions de travail.»

Noël Bouttier

Nouveaux espaces pour nouvelles activités au Centre social Belliard

Le Centre Social, c'est deux lieux : 350 m² de locaux neufs situés au 145 rue Belliard, ouverts en mai dernier, et les 190 m² de l'annexe implantée 64, rue Binet qui a rouvert le 7 novembre.

A proximité de quartiers excentrés, réputés «difficiles», la Moskowa et la Porte Montmartre, ces équipements gérés par la Caisse d'allocations familiales (CAF) de Paris sont avant tout des lieux d'accueil, d'animation et d'aide à la vie quotidienne des familles.

Pour Pierre Le Louérec, qui coordonne l'équipe de professionnels de l'action sociale (10 permanents, 8 temps partiel) répartis dans les deux lieux, «la vocation du centre n'est pas seulement de gérer des activités et services, mais aussi de repérer et d'accompagner les difficultés des habitants du quartier». Un exemple : «Dans un cours d'alphabétisation assidûment fréquenté par 40 femmes, certaines ont parlé de leur surendettement. Elles ont ainsi pu être mises en relation avec des assistantes sociales de la DASES.»

A priori, un centre de la CAF pourrait n'être qu'une permanence d'assistantes sociales, d'éducateurs spécialisés, de conseillères en économie sociale et familiale pour les mères de familles allocataires afin d'informer, orienter, conseiller. A ces services, essentiels, le Centre social Belliard-Binet a ajouté d'autres axes d'intervention : accueillir les jeunes enfants de 9 mois à 6 ans dans une garderie et une halte-garderie (début 1996) ; animer le temps libre et l'école des 6-15 ans par un centre de loisirs (sports, activités culturelles, atelier vidéo) à

Binet et par l'accompagnement scolaire avec des bénévoles à Belliard ; changer le cadre de vie dans le quartier.

C'est surtout sur ce dernier point que le Centre Belliard-Binet innove. Il pratique un suivi personnalisé des familles par des travailleurs sociaux pour leur permettre d'accéder à un logement décent, faire face à leurs charges de loyer par des aides financières. Il organise avec les habitants des actions de loisirs, d'échanges, de convivialité : bourse des vêtements, préparation de la fête de la musique, yoga, danse, tricot. Des contacts sont en cours avec la SEMAVIP qui gère la ZAC Moskowa, mais aussi avec les associations. La CAF finance par ailleurs une étude de l'Ecole normale sociale (une école d'assistantes sociales, située rue de Torcy) sur l'insertion des jeunes du quartier.

Ce souci d'ouverture au quartier prend forme également grâce au soutien d'associations de bénévoles, notamment la Confédération syndicale des familles. Les situations des familles, parfois dramatiques (perte d'emploi, recherche de logement), sont évoquées lors des

permanences administratives CAF (lundi et jeudi de 9 à 12 h) et permettent aux travailleurs sociaux d'intervenir pour les résoudre.

Le soutien scolaire connaît aussi une bonne affluence puisque 60 enfants en bénéficient (trois soirs par semaine de 18 à 19 h). Dans les locaux, les activités ont lieu à des heures différentes. Le centre de loisirs fonctionne le mercredi après-midi. Les ateliers théâtre, marionnettes et conte musical de Binet, le mercredi matin. Le soir après 17 h, on pratique yoga et danse. Cette précision permet une ambiance calme, rassurante, presque feutrée dans le centre. Ajouté à un accueil chaleureux, cet aspect n'est pas négligeable dans un quartier coupé par le boulevard Ney, ramassé sur lui-même à la Porte Montmartre ou en pleine démolition à la Moskowa.

Dans l'ensemble, l'existence de ce centre est donc un plus pour les habitants, d'autant que l'équipe de la CAF reste prête à évoluer, à transformer les services pour répondre aux besoins, aux demandes des usagers.

Jean-Yves Sparfel

Un collectif d'associations du quartier de l'avenue de Clichy

Soixante-dix personnes se sont réunies le 20 janvier, dans les ateliers du 15, impasse de la Défense, pour discuter de l'avenir du quartier de l'avenue de Clichy, à cheval sur le 17e et le 18e. La place et l'avenue de Clichy sont devenues un axe routier de plus en plus surchargé, le commerce (fringues, frateries) s'est développé souvent sans respect des règlements, sans oublier les nuisances sonores, le délabrement de nombreux immeubles, les chantiers qui traînent. Les habitants attendent depuis des années le jardin de 3500 m² qu'on leur a promis impasse de la Défense. Ils craignent un colossal projet d'hôtellerie à la place de l'actuel garage Escoffier rue Forest. Ils s'inquiètent, ils s'impatientent.

Ils ont donc décidé de créer un collectif d'associations, baptisé *Déclit 17/18*, soutenu par l'Association des riverains de l'impasse de la Défense, l'Association de sauvegarde de l'avenue de Clichy, Eclat immédiat et durable, le Collectif Capron-Clichy, le Collectif de La Fourche, l'Association de

défense du village de La Fourche. Leur but : agir auprès de la Ville de Paris pour que ces quartiers retrouvent une âme, et que le tout-automobile cesse de bousiller l'environnement. Ils ont contacté l'adjoint chargé de l'urbanisme à la mairie du 18e et vont entreprendre d'autres démarches. Deux ateliers de réflexion les réuniront d'ici février sur le problème des étalages et celui de l'espace vert de l'impasse de la Défense.

Comme à la Goutte d'Or, comme à la Chapelle, comme à Montmartre, des associations d'habitants, dans le respect de leur diversité, se regroupent, débattent et envisagent d'unir leurs forces.

Jean-Yves Sparfel

• Déclit 17/18, 17 rue Capron, 75018 Paris.

RÉUNION

Le groupe *Ras l'Front* du 18e organise une réunion publique mardi 20 février à 20 h, salle de l'Indépendance (48 rue Duhesme) sur : Front national et syndicats, Front national et mouvement de masse.



Noël Monier

Un trou dans la chaussée rue des Abbesses

La Cour d'appel donne raison à SOS-Abbesses contre la municipalité de Paris

Le conflit judiciaire autour de l'immeuble en construction près de la place des Abbesses, vient de connaître un épisode important : la Cour d'appel de Paris confirme un jugement de mai 1994 qui donnait raison à l'association SOS-Abbesses contre la Ville de Paris. Qu'une association d'habitants obtienne ainsi raison contre la Ville, cela mérite d'être souligné.

Les premiers juges, qui sont donc approuvés par la Cour d'appel, avaient annulé le permis de construire de ce bâtiment (qui doit abriter une école de danse et des logements), parce qu'il prévoyait un parking souterrain de 193 places, sur quatre niveaux, débouchant sur une rue très étroite (rue Véron), à proximité d'une crèche et d'une école. Ce parking ne respectait pas les dispositions du Code de l'urbanisme.

Jacques Chirac avait aussitôt signé un nouveau permis de construire, ne prévoyant plus que 87 places de parking sur deux niveaux. Mais en même temps, il faisait appel du jugement. Et la construction des quatre étages de sous-sol s'est poursuivie comme si de rien n'était.

On se trouve donc maintenant avec quatre étages de sous-sol dont deux seulement utilisables comme parking. Mais l'Hôtel de Ville ne semble pas avoir renoncé : en juillet 1995, un troisième permis de construire a été signé, qui prévoit deux places de parking supplémentaires (c'est peu), mais trois étages. Quelle idée a donc M. Tibéri derrière la tête ?, s'est demandé l'association SOS-Abbesses - qui a aussitôt engagé un nouveau recours en justice. L'affaire est donc appelée à connaître de nouveaux rebondissements.

Carrières souterraines : le passé revient à la surface

Un effondrement de chaussée s'est produit en janvier rue des Abbesses. Cet événement ravive les craintes des Montmartrois, qui savent que le sous-sol de la Butte est troué de partout par les galeries des anciennes carrières de gypse (en partie «consolidées», mais qui continuent d'exister). Explications de l'adjoint à l'inspecteur général des Carrières...

Sans prévenir, dans l'après-midi du 14 janvier la chaussée s'est effondrée devant le 20, rue des Abbesses. A première vue, rien qu'un petit trou au niveau d'une place de stationnement, et qui heureusement n'a fait aucune victime. Le périmètre ayant été rapidement ceinturé d'une barrière par les employés de la voirie, on aurait presque pu croire qu'il s'agissait de travaux...

Ce trou étant situé presque en face du chantier de l'école de danse (voir l'article ci-contre), les riverains ont évidemment mis en cause les ébranlements causés par la construction de cet ensemble immobilier avec ses quatre étages de parkings souterrains. Selon d'autres personnes, l'effondrement serait la conséquence de travaux effectués sur la chambre forte souterraine de l'agence du Crédit Lyonnais.

M. Helman Le Pas de Secheval, adjoint à l'inspecteur général des Carrières, a donné pour sa part une autre explication devant les adhérents de l'ADDM (Association de défense de Montmartre). Selon lui, une fuite d'un égout a inexorablement grignoté le remblai de l'ancienne carrière ouverte qui se trouvait à cet endroit, d'où l'effondrement. (Reste que la fuite de l'égout a très bien pu être provoquée par les vibrations des chantiers.)

Quoi qu'il en soit, l'affaire semble bien liée à l'instabilité chronique du sous-sol de Montmartre qui, depuis le Moyen Age jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, a été creusé d'innombrables galeries de carrières. (Voir *Le 18e du mois* n° 2.)

Les pouvoirs limités de l'Inspection des Carrières

Hasard du calendrier, bien avant cet incident M. Le Pas de Secheval avait accepté de rencontrer les membres de l'ADDM le samedi 20 janvier. Une trentaine de personnes ont donc pu engager une discussion à bâton rompu avec le représentant de l'Inspection des Carrières, après son exposé sur la situation actuelle du sous-sol montmartrois, sur les risques liés aux circulations d'eau souterraines et sur la prévention qui peut être faite (nous y reviendrons prochainement).

Concernant les constructions nouvelles, les Montmartrois ont été éberlués

d'apprendre les limites du rôle de l'Inspection des Carrières, à savoir tenir à jour les informations sur le sous-sol, donner un avis et établir un cahier des charges pour toute demande de permis de construire. Consulté par les municipalités avant d'accorder ou pas un permis de construire, il peut imposer certaines consolidations des sous-sols ou fondations, mais «*quand nous donnons un avis, il concerne uniquement cette parcelle et non les immeubles riverains. Nous ne nous soucions pas de ce qui peut se passer autour de cette parcelle car il y a un arrêté qui fixe les règles de construction pour garantir la sécurité des immeubles voisins.*»

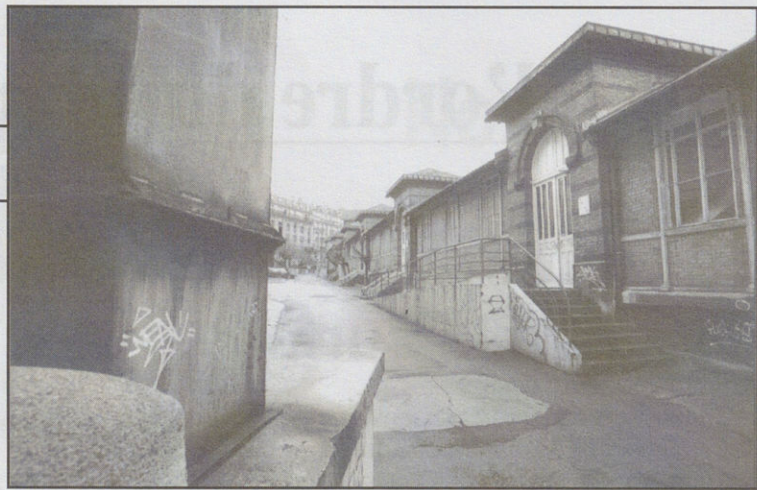
En fait, un propriétaire est responsable du sol et du sous-sol. Il est donc censé connaître l'état de son sous-sol et être responsable vis-à-vis de ses voisins... Mais il appartient à ceux-ci de *prouver* que fissures et autres désagréments sont bien la conséquence d'un chantier voisin, ou liés au mauvais état du sous-sol de l'immeuble d'à côté! Et là, c'est une autre paire de manches...

Christophe Caresche, adjoint au maire du 18e, présent à la réunion, a annoncé que la nouvelle municipalité entendait, d'une part informer voisins et associations de toute demande de permis de construire avant de signer un avis, et d'autre part demander au conseil de Paris le budget nécessaire pour réaliser une étude d'actualisation des données sur la stabilité de la butte Montmartre. D'ores et déjà, un chiffre d'1,7 million de francs serait avancé pour une telle étude... Pas si onéreux en comparaison des risques. Reste à savoir si les sous-sols sont vraiment une inconnue : la dernière étude remonte à 1980, il serait intéressant que ses données soient complètement rendues publiques...

Christelle Antoine

Appel à témoin

Nous reviendrons prochainement sur ces problèmes de sous-sols, et notamment sur la prévention. A cette fin nous aimerions obtenir des témoignages de personnes ayant connu des problèmes de sous-sols dans leur immeuble. Merci d'écrire au *18e du mois*, 7 rue du Ruisseau, 18e, ou téléphoner au 44 92 95 93.



Christian Adnin

L'avenir de l'hôpital Bretonneau

Nous avons indiqué dans notre dernier numéro quel est l'avenir prévu pour l'ex-hôpital Bretonneau, actuellement désaffecté et occupé provisoirement par les ateliers d'artistes de l'«Hôpital Éphémère» et par les Restos du Cœur. Les bâtiments actuels devraient être démolis ; à la place seraient construits un hôpital de gériatrie et des logements pour le personnel de l'Assistance publique.

Des habitants ont regretté qu'il n'y ait pas eu de concertation sur l'utilisation de cet immense terrain. Dans ce quartier aussi il existe des besoins qui auraient pu trouver une solution à cette occasion. Nous publions ci-dessous une tribune libre de Rose Pynson qui, pour sa part, rêvait d'un grand espace vert... D'autres possibilités existaient.

Du strict point de vue juridique, la loi n'imposait pas ici une procédure du type «enquête publique» : le terrain en question n'appartient pas à la ville de Paris, son propriétaire, l'Assistance publique, a demandé dans les formes légales un permis de démolir et un permis de construire. Les pouvoirs publics avaient à vérifier si le projet était conforme au «plan d'occupation des sols» et aux règlements d'urbanisme et à juger s'il ne présentait pas d'inconvénients (ils ont estimé que non).

TRIBUNE Et pourquoi pas un parc ?

Me voilà installée dans le 18e, du côté des Grandes Carrières. Déménager, monter, descendre, remonter, redescendre, emménager. Et puis respirer ! Dans un espace vert.

«A Paris, tous les quartiers ont des espaces verts.» Où est-il, l'espace vert de Montmartre ? «Prenez le 31, on m'a dit. Il vous mène tout près du parc Monceau.» Va pour le 31. Quand j'aperçois la rotonde du parc Monceau, j'ai juste le temps de remonter dans le 31 en sens inverse si je veux être rentrée à temps.

«Le plus commode pour vous, ce doit être les Buttes Chaumont. Le 95 jusqu'à la place Clichy, puis le métro. Remarquez, de la place Clichy, vous allez à Saint-Lazare puis au Louvre, vous avez les Tuileries. Ou même, tenez, vous passez la Seine, puis Saint-Germain, et vous avez le Luxembourg.» Pas si bête : à Saint-Lazare, je peux prendre le train pour la Normandie et là j'ai de vrais prés et de vraies vaches.

Mais quand même, j'avais de plus en plus mauvaise mine à courir dans ces espaces verts montmartrois. Une mère d'enfant compatissante m'a dit : «Alors que vous avez là le square Serpollet. A pied !» C'est vrai ; mais c'est surtout une aire pour les enfants. J'y suis allée avec ma pelle et mon seau pour passer inaperçue. J'ai eu du sable plein les yeux et plein les souliers. Suis partie en m'essuyant, le long de l'hôpital Bretonneau. Et là, devinez quoi ? Ces vieilles bâtisses, non seulement ils les ont désaffectées, mais ils vont les démolir, à ce que dit *Le 18e du mois*... Alors, avant qu'ils nous mettent du béton, vite fait bien fait j'y ai planté des arbres, platanes, cyprès, tilleuls, et bien sûr de la vigne. Enfin ! Un espace vert pour Montmartre ! Au beau milieu j'ai fait tourner un moulin. Tous les petits viennent le voir, et aussi les gens de la Butte, et de la place Clichy, et de toutes ces rues autour, plus minérales que la lune !

Des arbres, de l'oxygène ! Quel cadeau ! Montmartre, sa Butte et son parc Bretonneau ! Vous n'osez pas y croire. Vous avez raison : le cadeau qu'ils réservent à Montmartre, vous le connaissez ? C'est un centre de gérontologie. Ils n'ont pas vu sans doute que la moitié de ma rue est à vendre... et quant à nous consulter, nous, habitants du 18e...

Et moi, en tant que future vieille de Montmartre, je n'en veux pas de leur centre. S'ils ne m'ont pas enterrée trop tôt à force de m'épuiser à chercher de l'espace vert, et si j'ai besoin d'être soignée, il y a déjà l'hôpital Bichat, où on trouve d'excellents médecins. Bichat ou un autre, et en tout cas, s'il faut un centre pour soigner les vieux, que ce soit dans un bon environnement, avec aussi des jeunes, des enfants. Et des arbres.

Alors s'il vous plaît, Messieurs de l'Assistance publique, Messieurs les urbanistes, ne laissez pas passer cette occasion de donner, au lieu d'un ghetto de vieux, un jardin à Montmartre !

Rose Pynson

DOSSIER

ZAC Pajol : quelques concessions avant

Le Conseil de Paris, le 22 janvier, a voté le projet de ZAC Pajol, malgré la demande des associations d'habitants et du conseil du 18e de poursuivre la discussion. Cependant Jean Tibéri avait fait d'ultimes concessions, ramenant notamment le nombre de logements nouveaux à 570.

Un peu après 19 heures, on passa au vote. Pas de surprise : la majorité du Conseil de Paris suivit son maire et, ce 22 janvier, après un débat d'une demi-heure, le projet de ZAC Pajol a été adopté.

Une quarantaine d'habitants du quartier de la Chapelle s'étaient déplacés à l'Hôtel de Ville pour assister à cette réunion du Conseil. Ils espéraient que le projet serait ajourné, que la concertation se poursuivrait. Ils ont été déçus.

700 logements nouveaux prévus à l'origine

La ZAC Pajol (zone d'aménagement concerté), c'est un projet de quelques centaines de logements nouveaux, entre la rue Pajol, la rue Riquet, la rue du Département et les voies ferrées, sur un terrain qui appartient à la SNCF. On en parle depuis le printemps 1994. A l'origine, il était envisagé plus de 700 logements et 5.000 m² de commerces supplémentaires, avec une école de 6 classes et un petit jardin. A la suite des protestations des habitants et des commerçants du quartier, la mairie de Paris avait ramené le nombre de logements à 620 environ, doublé le nombre de classes de l'école, agrandi l'espace vert, diminué les surfaces commerciales.

Ces concessions n'avaient pas suffi aux yeux des habitants et de leurs associations, qui contestaient fondamentalement la procédure suivie. Selon eux, il aurait mieux valu d'abord mener une enquête approfondie sur la situation du quartier, ses besoins, avant de concocter dans le secret des bureaux un projet tout ficelé qu'on assène ensuite «d'en haut». Le nombre de logements nouveaux prévus, disaient-ils, entraînera une «surdensification» dans une zone

qui manque déjà d'écoles, de salles d'activités, d'espaces verts.

L'enquête publique obligatoire a eu lieu au début de 1995, le rapport du commissaire enquêteur a été remis fin mai. La procédure légale exigeait que le projet soit alors soumis à l'avis du conseil d'arrondissement du 18e, avant de passer au vote du Conseil de Paris.

Vaillant refuse l'inscription à l'ordre du jour

Mais en novembre, puis en décembre, Daniel Vaillant refusa d'inscrire le projet à l'ordre du jour du conseil du 18e : il estimait que la mairie de Paris n'apportait pas les réponses nécessaires aux points de vue exprimés lors de l'enquête publique, et demandait que le dossier soit complété.

Aucune réponse de Jean Tibéri jusqu'à la veille de la réunion de janvier du conseil du 18e (prévue d'abord le 9 janvier, puis reportée au 15). C'est seulement une heure avant le début du conseil que M. Tibéri a fait parvenir à M. Vaillant, par porteur, une lettre dans laquelle il faisait quelques ultimes concessions.

Il acceptait que le nombre de logements soit ramené à 570, et que la hauteur des bâtiments soit limitée à 24 m (au lieu de 31). Il acceptait d'envisager qu'un local associatif et culturel soit aménagé en rez-dechaussée. Il confirmait la promesse déjà faite à l'Association la Chapelle : engager une grande «enquête sociale» sur les besoins du quartier en équipements. Enfin, tout en maintenant à 12 classes l'école prévue dans la ZAC, il admettait la nécessité d'une école supplémentaire de 12 classes à un autre endroit du quartier, et annonçait qu'il avait commencé à chercher un terrain.

Bien qu'elles ne répondent que très partiellement aux demandes des habitants, ces concessions sont un acquis notable.

Le dossier n'est pas définitivement clos

Le conseil d'arrondissement, trouvant cavalière cette façon de faire connaître ses réponses une heure seulement avant la réunion, a voté un vœu demandant un délai

DOSSIER

dernières le vote

supplémentaire. Mais cette fois, la municipalité de Paris était décidée à conclure. Et malgré une ultime intervention de Daniel Vaillant le 22 janvier, le projet a été voté.

«Je ne peux pas laisser dire que nous passons ce projet en force, devait déclarer Anne-Marie Couderc, adjointe au maire de Paris chargée de l'urbanisme. La plupart des observations qui nous ont été faites ont été prises en compte.» Il est à noter qu'au cours du débat, aucun des conseillers de Paris de droite du 18e n'est intervenu.

Ce vote ne ferme pas définitivement le dossier. Dans une lettre adressée en décembre à l'Association la Chapelle, Jean Tibéri écrivait : «Compte tenu des délais de démarrage de la ZAC, les premières constructions ne devant pas débuter avant un an ou deux, rien ne nous empêche de poursuivre en même temps la procédure d'engagement de cette opération et la réalisation des études sociales sur le quartier.» Les associations du quartier ont l'intention de le prendre au mot.

Claire Cartier-Cottin et Noël Monier



Thierry Nectoux

Une exposition à la mairie : «Faut-il oublier la Moskowa ?»

Retardée d'un mois, l'exposition consacrée au quartier de la Moskowa se tient finalement du 22 janvier au 17 février à la mairie du 18e, avec l'aide du *18e du mois*. Dix photographes se sont employés à saisir l'espace et le temps si particuliers de ce quartier, dix regards sur un quartier contrasté, par endroits usé ou violenté jusqu'à la trame, ailleurs d'un charme troublant : Thierry Nectoux, Stéphane Ragaud, Catherine Mondou, Luc Chance, Bernard Ailloud, Dan Aucante, Isabelle Goux, Claude Héline, Daniel Maunoury, Emmanuelle Pommier, Michel Sfez.

Plus informative, la seconde partie de l'exposition regroupe des dessins d'enfants, des documents retraçant l'histoire du quartier et de son association, et une revue de presse impressionnante. A côté de professions de foi d'habitants ou sympathisants, l'Ecole d'architecture Paris-La Villette (UP6) expose des projets et dessins enthousiastes, menés par Pierre Stetten, un architecte-urbaniste amoureux de ce quartier.

A. D.



Noël Monier

Une famille de trois enfants et plusieurs jeunes mal logés ont été installés après que les parpaings eurent été abattus.

Les habitants de la Moskowa «réquisitionnent» un immeuble muré

Samedi 20 janvier, un bâtiment situé à la Moskowa, 37 rue Bonnet, et que la société immobilière de la Ville de Paris avait muré en attendant de le détruire, a été occupé pour y installer des mal-logés, avec le soutien de plusieurs dizaines d'habitants du quartier et de militants.

L'étroite rue Bonnet est depuis la fin des années 80 l'épicentre d'un affrontement entre l'Hôtel de Ville et les

habitants du pittoresque quartier de la Moskowa, situé aux confins nord-ouest de notre arrondissement. La Ville de Paris a décrété sur ce quartier une «ZAC» (zone d'aménagement concerté) qui aboutirait à la démolition de la quasi-totalité du bâti existant, au profit de grands immeubles sans âme... mais lucratifs pour quelques promoteurs. (Voir *Le 18e du mois* n° 3 et 11.) Les démolitions ont commencé, mais les habitants n'ont pas renoncé à se battre pour préserver au moins une partie des bâtiments et l'allure si particulière de ces rues attaquées de toutes parts par les bull-dozers et les arrêtés d'expropriation.

Deux petits bâtiments

En 1989, avec l'aide des Verts du 18e, un pavillon au 16 de cette rue avait déjà été occupé et transformé en Maison de la concertation. Le permis de démolir devenu caduc, cette bâtisse abrite aujourd'hui plusieurs jeunes, des musiciens notamment, qui ont trouvé là un lieu d'accueil et de création.

C'est maintenant au tour du 37. Il y a à cette adresse deux petits bâtiments d'un étage. Celui de derrière, dont la Semavip (société d'économie mixte immobilière de la Ville) a volontairement détruit la toiture pour qu'il se dégrade le plus vite possible, demande des travaux pour être réutilisable, mais celui de devant, qui avait été récemment ravalé et bien entretenu (une dizaine de studios équipés), est en état de recevoir des habitants. Une famille de trois enfants et plusieurs

jeunes mal logés y ont été installés.

Alertée par la présence, le 20 janvier, de plusieurs dizaines de personnes venues aider les occupants à s'installer, ainsi que de journalistes de la presse écrite et audio-visuelle, une patrouille de police arrivait sur les lieux. Après négociation entre le commissaire et les manifestants, quelques policiers en civil ont pu pénétrer dans les lieux.

Ils ont constaté que les parpaings qui muraient les portes avaient été abattus, que le lieu était habité depuis plusieurs jours (le délai légal durant lequel on peut expulser des squatters sans recourir à la justice est de 48 heures) ; les policiers ont dressé une première liste des résidents avant de quitter l'immeuble.

«Sauver un coin de planète»

Le Collectif d'habitants de la Moskowa distribuait un tract où l'on pouvait lire : «Sauver un quartier, c'est sauver un petit bout de planète où il fait bon vivre.» Parmi les personnes présentes pour les soutenir, on notait des militants ou sympathisants de Droit au Logement, des Verts, de la Fédération anarchiste, de la LCR, de Réflex, etc...

Les choses en sont là. Malgré une tentative d'intimidation (sans violence) d'agents de la Semavip, les occupants sont restés. Le problème est posé. Un point de résistance supplémentaire à la mort du quartier.

Sylvain Garel

Coups de cœur, c'est le bon plan, la boutique sympa, le lieu à découvrir. Chaque mois, un membre de l'équipe du 18^e du mois vous fait partager ici ses découvertes ; ce mois-ci **Jean-Marie Corvaisier** a eu des coups de cœur pour des lieux du 18^e arrondissement, hors des circuits touristiques.

Cité Véron

Boulevard de Clichy, vous pourriez passer mille fois devant sans la deviner, attiré tel un papillon par les néons du Moulin-Rouge et des «boîtes» à touche-touche sur le trottoir. La cité Véron, ce sont cinquante mètres de Paris du siècle dernier. C'est pavé, c'est étroit, il y a une issue désaffectée du grand music-hall, des petits immeubles et des pavillons avec courettes. Dans l'une, quatre arbres forment le carré autour d'un peu de gazon. Plus loin, du gazon encore et un arbre devant une petite maison. A droite au fond, un centre culturel regroupe un double théâtre (*Jardin d'hiver-Théâtre ouvert*) et une académie d'art chorégraphique ; quelques jeunes discutent et rient. Et, fermant l'impasse, une grande cour, d'autres arbres, une grande villa et une maison de style normand avec ses colombages. Est-on à Paris, en banlieue, à la campagne ?

• A hauteur du 90 bd de Clichy, métro Blanche. Théâtre ouvert : 42 55 74 40.

Cité du Midi

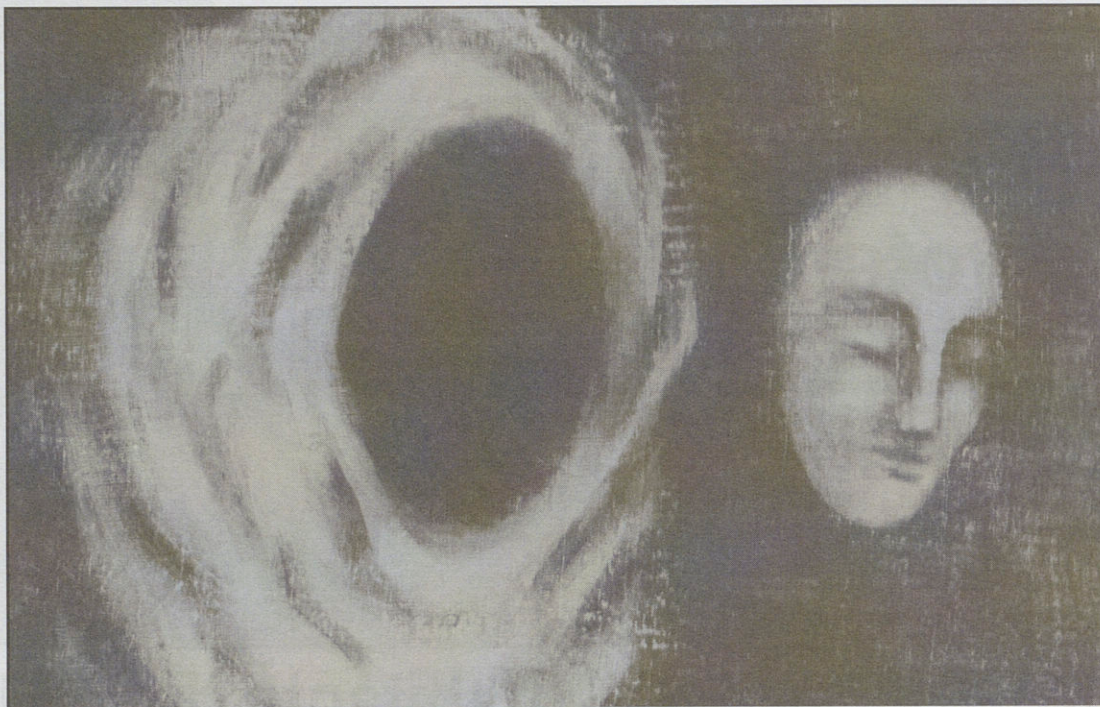
C'est un autre ailleurs dans Paris, entre Blanche et Pigalle, donnant sur le boulevard de Clichy. Parfois une chaîne est tirée en travers de cette courte impasse pavée. Dans cette ruelle déroutante, comme à l'abandon, quelques façades d'ateliers, une énorme porte de hangar faite de planches de bois bizarrement ajustées, qui vous ramène cent ans et plus en arrière, les carreaux de faïence Arts déco des «Bains douches Pigalle» désaffectés. Une vie discrète avec deux petits immeubles sur courette où des chats très urbains vous saluent. Et on débouche tout au fond devant la façade claire, en demi-lune, de la curieuse demeure distinguée qui sourit au bout de vos pas.

• A hauteur du 50, bd de Clichy, métro Pigalle.

Square Suzanne Buisson

Vous y arriverez par l'avenue Junot ou la rue Girardon. S'il fait beau, apportez vos boules pour faire un carreau sur le bowling, ou bien vous vous régalerez à regarder jouer les habitués : retraités, sans-emploi, artisans, employés qui tirent ou pointent une fois leur journée terminée. Vous êtes accompagné(e) de bébé : asseyez-vous sur un banc pour couvrir du regard votre rejeton qui rit dans le bac à sable, sur les agrès ou les balançoires. Vous cherchez un coin sympathique pour tirer le portrait de votre bien-aimée, de votre prince charmant ? Il y a une manière de péristyle «art contemporain» où la pose peut se faire avec goût. Plus tard vous direz : «C'était à Montmartre, mais pas devant le Sacré Cœur.»

• Métro : Abbesses ou Lamarck-Caulaincourt



«La nuit des porte-manteaux», peinture de Patricia Burkhalter

La sensibilité de Patricia Burkhalter

Lors de l'opération «portes ouvertes» réalisée par les peintres, sculpteurs et graphistes de la cité «Montmartre aux artistes» (189, rue Ordener, voir *Le 18^e du mois* n° 11 et 14), Jacqueline Gamblin a eu un «coup de cœur» pour les œuvres de Patricia Burkhalter.

Logée en atelier comme l'ensemble de ses confrères de la cité «Montmartre aux artistes», Patricia Burkhalter y peint depuis vingt ans avec beaucoup de sensibilité.

Dans la lumière d'un matin froid, sa *Nuit des porte-manteaux* (photo), peinture en acrylique blanc sur drap noir rapiécé (2,80 x 1,75 m) comme elle les affectionne, exprime une délivrance. Sorte de chrysalide débarrassée de son cocon, un visage serein aux paupières closes émerge d'un linceul froissé. De cette «chose venue» sur la toile, Patricia dit qu'il s'agit «un peu de l'image de sa soeur» reposant à la morgue, tête et corps enveloppés de bandelettes après un terrible accident de voiture.

Cet ouvrage s'inscrit dans un «jeu des dessins complémentaires» partagé entre six peintres et sculpteurs. Un des joueurs réalise, sur un thème donné, un projet qu'il envoie au deuxième, qui transmet à son tour son interprétation au troisième, etc... Le thème, choisi pour son caractère hasardeux et non-signifiant (afin que chacun puisse s'exprimer en toute liberté), était : «Les porte-manteaux ont-ils une âme ?» Réalisée en un mois, l'œuvre collective constituée par l'ensemble des projets, mêlant la gouache à l'encre de Chine, devrait faire l'objet d'une exposition.

Le profane interprétera de diverses manières (paysages d'Asie, rizières en terrasses, ciels d'hiver, tourments de la pensée?) la délicate série de «transparents et plissés» que la jeune

femme serre dans des cartons posés sur une immense planche à tréteaux. Pour obtenir ces effets, l'artiste froisse à la main des fragments de papier Japon qu'elle colle sur des feuilles d'Ingres calligraphiées, avant de les teinter de brun et de bleu mêlés de poudre d'ocre.

Souvenir peut-être d'une enfance passée dans la lumière de l'Afrique, quelques précieux pigments d'ocre contenus dans un bocal participent à l'élaboration de son flamboyant *Automne du drapeau rouge*. Réalisé à petites touches d'acrylique sans à-plat sur drap rapiécé (3,15 x 2,15 m), cet *Automne* géométrique qui décline toutes les gammes de rouges, du sombre au vif, mariées au vert-bleu, symbolisera le centenaire de la CGT en novembre aux Beaux-Arts de Paris.

Amoureuse de Cézanne dont l'exposition récente à Paris a constitué, selon elle, «une leçon d'humilité, l'exemple d'une progression» qu'elle a fait partager à ses élèves des centres de loisirs où elle enseigne, Patricia conjugue avec jubilation abstrait et figuratif, travaillant «par rapport à la matière, sans trop de discours».

Sans jamais compter les heures passées dans son atelier «à l'abri du monde» à peindre jusqu'à l'obsession, l'artiste dessine aujourd'hui des nus masculins et féminins ornant des pièces de lin brodées, trouées, rapiécées. Loin de «l'époque magique du textile en liberté», celle des foulards en soie que l'artisan qu'elle fut à ses débuts peignait à la main pour les grands magasins parisiens.

Jacqueline Gamblin

Publicité

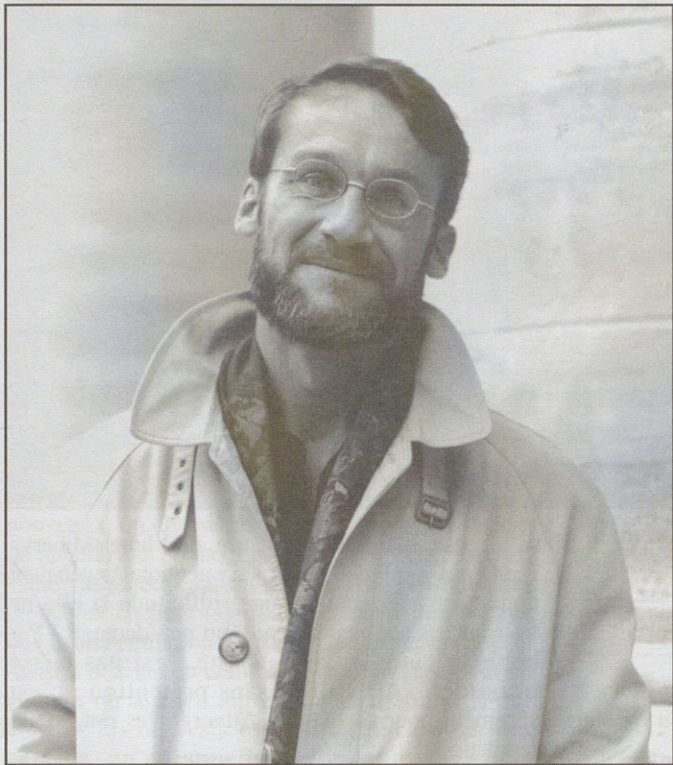
Un éditeur vous a déjà refusé un manuscrit.

Il a eu ce culot.

Alors lisez vite le *GUIDE DE L'ECRIVAIN*,
de Paul Désalmand, aux éditions Marabout.

Mon 18e par Andreï Makine, prix Goncourt 1995

«Les rues ici se terminent dans le ciel»



Arrivé en France il y a huit ans, le romancier russe Andreï Makine qui vient de recevoir le Goncourt, le Médicis et le prix des lycéens pour *Le testament français* (jamais un roman n'avait reçu un tel ensemble de récompenses), vit depuis deux ans et demi à Montmartre, pas très loin du funiculaire. C'est dans un jardin public de la Butte qu'il a rédigé une partie de ce roman... Le romancier a accepté de nous raconter son Montmartre dans un français à faire pâlir de jalousie les puristes, mais doublé de cette russité qui s'exprime, au delà des mots, par le contraste entre la musique de cette forte voix qui roule les R à la russe et les yeux bleus qui racontent passion et sensibilité

«J'ai peut-être changé trente fois de lieu d'habitation depuis que je vis à Paris... Mais chaque fois, je me sentais un exilé. Je ne sais pourquoi... Pourtant j'ai habité dans de jolis endroits, j'ai notamment eu un studio du côté du Luxembourg et un autre très bien dans une impasse silencieuse pleine de chats et de rosiers dans le 11e. Mais chaque fois c'était la même chose, il y avait un je ne sais quoi qui ne me rendait pas la vie agréable.

Montmartre pour moi avait une espèce d'aura poétique et littéraire, mais ce qui m'a surtout attiré ici, c'est cette colline et ce caractère de village. En fait, c'est l'idée d'un village élevé qui m'a plu. J'aime ces rues qui ont l'air de se terminer dans le ciel, cela donne une liberté d'imagination fantastique. On peut imaginer ce que l'on veut, se dire qu'au bout se cache autre chose. La mer peut-être... C'est assez magique.

En plus, cet endroit a son âme et son caractère propre et ce, malgré le tourisme débordant. J'ai rapidement senti qu'il fallait que je vive ici. Comment l'expliquer? Chaque quartier parisien a son propre rythme, chaque quartier vit différemment, mais c'est sans doute le rythme d'ici qui me correspond le mieux.

Certes, il y a des frontières. Barbès par exemple, c'est différent, la Goutte d'or c'est encore autre chose. Et même de l'autre côté de la Butte c'est encore différent. En fait, ce n'est déjà plus Montmartre. Pour moi, c'est le 18e, tandis que Montmartre est à part, c'est une sorte de chapeau sur la ville.

Lumière et silence

Beaucoup de choses font que je m'y sente bien. Derrière chez moi par exemple, il y a un jardinet, des petits oiseaux qui chantent le matin et puis il y a une lumière tout à fait

particulière. Tout à l'heure je suis rentré à pied de Saint-Germain-des-Prés et la lumière changeait lentement, au fur et à mesure que j'approchais de la Butte. C'était vraiment une lumière magique. Et puis, il y a le silence... C'est la seule chose dont j'aie besoin pour écrire. Le reste m'importe peu. Mon appartement est minuscule, mais il me suffit. Mon deuxième roman, je l'avais écrit du début à la fin sur un banc public, le premier pour moitié dans un cimetière ; quant au dernier, celui qui est paru en 1995, c'était déjà un peu mieux car je l'ai rédigé en partie dans la petite cabane que j'ai construite dans les Landes, et dans un jardin public derrière le Sacré Coeur. Près d'une petite cascade, là où les pigeons et les colombes viennent se laver.

J'aurais aimé vivre à l'hôtel

Partir, moi? Non. J'avoue que la première idée vraiment sincère qui m'est venue à l'esprit après avoir reçu les prix était de quitter cette chambrette, pour aller vivre à l'hôtel. C'est la solution que j'aurais préférée pour me libérer de toutes les contraintes quotidiennes, de toutes les exigences matérielles, pour être libre... Les courses, le linge à laver, il y a un tas de choses qui me pèsent. Et puis les paiements, les échéances mensuelles, d'électricité, de téléphone, ... qui m'embêtent un peu car je les oublie. Je reçois des rappels, je m'embrouille... Finalement, ce n'est rien mais pour toutes ces raisons j'aurais vraiment préféré vivre dans un hôtel, malheureusement c'est trop cher. Et quand on me dit «Devenez propriétaire, il faut investir, etc.», cela me dépasse. Ce n'est pas de la coquetterie, en vérité cela me dépasse complètement. Intellectuellement je ne

comprends pas ce que cela veut dire. S'embêter avec tout ce que l'on possède, cela m'écrase. J'ai peu de choses, mais cela me suffit.

Je pense qu'à cause de l'immensité du territoire, nous autres Russes, sommes des nomades habitués aux grands espaces. Tandis que vous, vous êtes une nation bourgeoise au sens noble du terme, au sens de bien savoir planter sa maison. Et je trouve cela très bien. En France, tout est humanisé : les fleurs, la maison briquée, tout est fait pour bien y vivre. En Russie, la mentalité est différente vis-à-vis du quotidien. Le Russe fuit le quotidien tant qu'il peut. Il fuit l'argent, tout ce qui est matériel, tout ce qui l'enchaîne, ... Il n'y a peut-être que dans les villages que l'on astique son isba. Tandis qu'en France au contraire, on cultive chaque jour cet art de vivre. Certes je l'apprécie, mais de l'extérieur. Je l'observe en tant que spectateur, comme s'il s'agissait d'une pièce de théâtre. Vous savez, toutes ces habitudes de café ou dans un magasin : on demande telle ou telle chose comme ci et comme cela. En Russie cela n'existe pas. Peut-être le trouvait-on un peu avant la révolution de 1917, mais certainement importé de l'Occident !»

Propos recueillis par Christelle Antoine

• *Le Testament Français* est édité au Mercure de France. Auparavant Andreï Makine avait publié *La fille d'un héros de l'Union soviétique* chez Robert Laffont, *La confession d'un portedrapeau déchu* chez Belfond et *Au temps du fleuve Amour* aux éditions du Félin.

Publicité



Les marchés Bio d'Ile de France



MARCHÉ BIOLOGIQUE

Tous les samedis matins (9 h à 13 h)
boulevard des Batignolles, Paris 17e
entre le métro Place Clichy et le métro Rome

Mouna : un Dupont pas comme les autres

Vous l'avez sûrement croisé un jour, lors d'une manifestation en faveur des sans-abri, contre le nucléaire ou contre la bêtise humaine... avec son vélo à roue décentrée ! Ou bien tout simplement dans les rues du quartier des Abbesses, où il habite. Né en Savoie en 1911, André Dupont, dit Mouna, octogénaire bon pied bon œil, fait partie de ces hommes difficiles à appréhender tant son propos est déroutant, un peu comme la roue de son vélo ! Certains le laissent comme un peu fou, d'autres le gardent comme prophète - un prophète pas ordinaire.

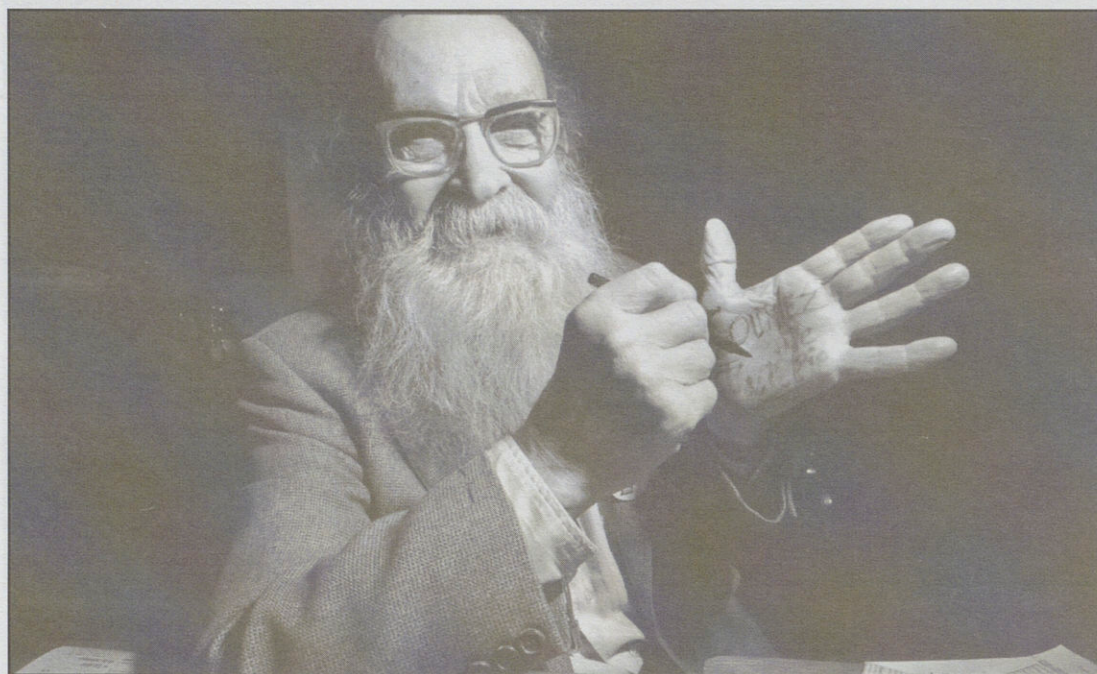
Son itinéraire parisien commence en 1935, il a 24 ans, il habite du côté de la place Pigalle, dans le 9e, la vie le conduira ensuite dans le 18e arrondissement. «*On peut pas comparer le 18e d'aujourd'hui avec celui de 1935. Il y avait davantage de convivialité. Le Moulin Rouge, c'était un bal populaire ; pour entrer on payait l'équivalent de 10 F d'aujourd'hui.*»

Jusqu'à 39 ans, André Dupont est garçon de café, puis patron de restaurant. De 1943 à 1946 il tient un restaurant, «chez Dupont» rue du Mail. A l'été 1944, il participe aux barricades rue du Louvre.

Durant un séjour à Antibes, où sans le vouloir il effectue une sorte de retraite, André Dupont vit une prise de conscience qui va modifier le cours de sa vie. «*Jusqu'à ma mutation j'étais un peu voleur... un commerçant c'est un voleur ou un volé*», il se découvre un goût prononcé pour la prise de parole et crée le *Club des Aguiguistes*, dont Albert Einstein est nommé président (1). De retour à Paris il prend la gérance du «Duc de Nevers», dans le 2e, mais l'esprit de révolte s'est installé en lui et ne le quitte plus. Il commence à s'intéresser aux arts, il découvre la poésie, et Sartre et l'existentialisme. Il rencontre Prévert. Disciple de Diogène, il va vivre pendant huit ans la vie de saltimbanque en faisant la manche. «*Au siècle de la barbarie j'ai appris à jouer de l'orgue de Barbarie...*»

La formule Mouna est parfois décoiffante : «*On est tous égaux, mais certains sont plus égaux que d'autres !*» «*Si t'as besoin de rien, t'es tout de suite servi !*» «*Aimez-vous les uns sur les autres !*» «*Notre siècle en trois mots : l'arnaque, la barbaque, la matraque.*»

Mouna se promène toujours muni d'une craie blanche dans sa poche, telle une arme silencieuse. Mouna n'en finit pas de crayonner, pour crier ses colères, sur le bitume, sur le mur, laissant aux



Thierry Nectoux

passants la liberté de découvrir ses traces... fragiles. Il me dit : «*Aujourd'hui j'ai bien rempli ma journée, j'ai écrit par terre, en grand, sur la place de la Bourse : «Chirac, arrête tes essais de mort subite», et «La vie ne vaut rien, mais rien ne vaut la vie», et encore «Vive l'utopie !*»

Dérangente, cette expression ? Pour certains, probablement oui : Mouna reçoit des menaces de mort sur son répondeur. Dernièrement il a trouvé ce message : «Honneur et Patrie, le Front national aura ta peau». Si c'est une plaisanterie (en est-ce une ?), elle est plutôt inquiétante. «*Inquiétante pas tellement pour moi, dit Mouna, mais pour la démocratie.*»

Ephémère le combat de Mouna ? «*Qui s'occupait de la bombe atomique il y a quarante ans ? J'ai pas pris le train en marche, moi... je suis resté seize heures perché sur un platane pour faire connaître ma protestation... j'ai marqué des jeunes, j'ai marqué des gens, beaucoup de gens m'ont vu mais... j'étais mal vu par la police.*»

Mal vu de la police, ça... Mouna est comparu cinq fois devant les tribunaux pour rébellion, outrage à agent, puis à magistrat... un mois de prison en 1957 ! Il a même failli être interné. Il n'a dû son salut qu'à

Sur sa main, Mouna a écrit : «Souriez, vive l'utopie».

sa logeuse, Madame Constance, de l'hôtel Minerva rue Lepic, à qui des gens bien intentionnés venaient demander avec une étrange sollicitude si elle ne trouvait pas son pensionnaire un peu dérangé ! Par bonheur cette Auvergnate ne s'est pas laissée intimider. (Au village sans prétention...c'est sûrement pour ça que les Auvergnates ont bonne réputation !)

Utile cette lutte ? «*Il faut changer les mentalités*», hurle Mouna. Les amis dont il se vante, Théodore Monod, Albert Jacquard, l'abbé Pierre, Jérôme Savary et bien d'autres ne le démentiront pas.

Mouna édite une feuille d'information entièrement réalisée par ses soins, qu'il vend en haranguant les passants à Beaubourg ou ailleurs, et qui revisite l'actualité à grand renfort de maximes et collages divers. Il vous en cédera sûrement un exemplaire pour le prix d'une photocopie.

«*Je crois que j'ai réussi la fin de ma vie*», dit-il.

Chantal Juan

(1) On trouve la lettre que Mouna a écrite à Albert Einstein pour lui demander d'être le président du Club des Aguiguistes (devenu aujourd'hui les Amis de la vie) dans Correspondance d'Albert Einstein (éditions du Seuil).

Ce journal ne peut vivre que grâce à ses lecteurs Pour que le 18e du mois continue, soutenez-nous !

- ☐ Je m'abonne au 18e du mois : un an (onze numéros) : 130 F
- ☐ Je m'abonne et j'adhère à l'association des "Amis du 18e du mois" : 230 F
(130 F abonnement + 100 F cotisation)
- ☐ Je souscris un abonnement de soutien : 500 F
(130 F abonnement + 370 F cotisation de soutien)

(cochez la formule que vous avez choisie)

Nom : Prénom :

Adresse :

Découpez ou recopiez et envoyez, avec le chèque libellé à l'ordre de "Les Amis du 18e du mois", à l'adresse : Le 18e du mois, 7, rue du Ruisseau, 75018 Paris.

Le 19 février, on fêtera le Nouvel An chinois du côté de la rue de Torcy

Bêtes féroces à l'Olive... Eh non, tant pis pour les amateurs de grand frisson, il ne s'agit pas de fauves échappés d'une ménagerie, encore moins d'une recette de «cuisine à la sauce jungle», mais simplement de la visite des dragons et des lions venant célébrer la nouvelle année dans le mini-quartier asiatique autour du marché de l'Olive.

La fête du Nouvel An chinois, le *Guo nian*, c'est-à-dire le passage de l'ancienne à la nouvelle année (les Vietnamiens disent le *têt*, la fête) tombe le jour du printemps selon le calendrier lunaire (le 24e jour de la 12e lune), soit le 19 février. Les rites et célébrations ont tous un rapport avec l'idée du renouveau : on remercie pour l'année écoulée, on raccompagne les anciens dieux pour accueillir les nouveaux, on chasse les mauvais esprits, et surtout on appelle à la bonne fortune, la prospérité.

Pour le renouveau, on décore avec des branches de pêcher en fleur (symbole de longévité), on met des habits neufs, on va chez le coiffeur, on lave la maison de fond en comble, parfois on repeint et on change ou agence autrement le mobilier. Pour chasser les mauvais esprits, on fait éclater des pétards, on en appelle aux créatures les plus puissantes : le dragon et le lion.

La visite du dragon et du lion

Dragons et lions visiteront donc les commerçants du quartier le 19 et le 20 février, en fin de matinée ou en milieu d'après-midi (1).

Le dragon, couleurs bariolées et mâchoire impressionnante, se contorsionnera pour attraper la salade (dont l'idéogramme *légume vert* se prononce comme *prospérité*), et surtout la petite pochette rouge imprimée de vœux en caractères dorés contenant des billets (neufs toujours). Il tentera aussi, par espièglerie, de faire quelques mamours aux propriétaires des lieux. Puis il entrera dans la maison pour se recueillir et saluer les dieux protecteurs du foyer et les ancêtres, auxquels sont consacrés de petits autels. La veille du jour de l'an, ces divinités domestiques reçoivent en offrande une quantité plus grande qu'à l'habitude de mets, constitués des meilleurs plats de la gastronomie ; le lendemain ces offrandes seront réunies dans une grande marmite et dégustées par les membres de la famille. Chez les sino-cambodgiens, la soupe aux ailerons de requin constitue le plat raffiné de la fête. Les familles originaires du nord de la Chine se régaleront de raviolis de Shanghai (en forme d'ancienne monnaie chinoise).

Le premier jour de l'année est important, c'est là que tout se décide pour les jours qui suivront : en principe, on ne doit rien faire, pas travailler (car si on ne fait pas bien ce jour-là, on fera mal tout le reste de l'année), pas cuisiner (le couteau risquerait de «couper» la chance).

Le deuxième jour est consacré à la visite de la famille à qui l'on vient présenter ses vœux et offrir des cadeaux : quelques billets aux enfants (toujours neufs et dans des petites pochettes rouges), les personnes mariées donnent de l'argent aux célibataires, on offre aussi de la nourriture et des fleurs en pot.

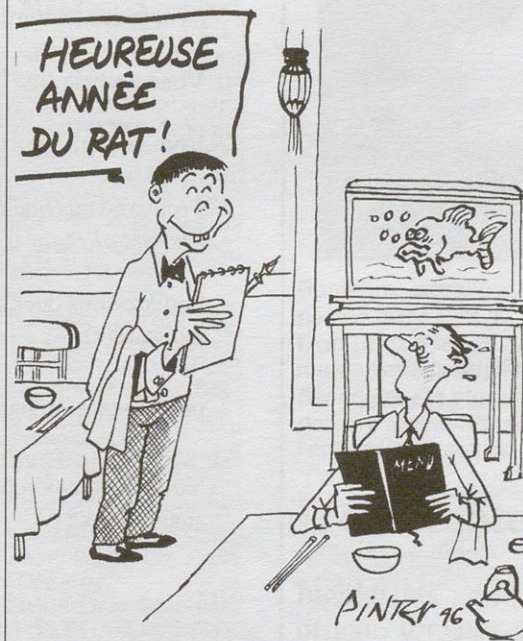
La vie occidentale a contraint les communautés asiatiques à réduire les festivités à trois jours (parfois un peu plus dans les grands quartiers comme celui de l'avenue de Choisy dans le 13e), alors qu'en Chine il faut à peu près un mois de préparation pour le «passage» de l'ancienne à la nouvelle année, et une multitude de rituels comme celui de la *dernière dent* sont pratiqués, sans parler des fêtes qui suivent comme la *fête des lanternes* ou la *fête du chien jaune querelleur*... Mais c'est encore une autre histoire !

Christine Brethé

(1) Pour connaître les heures et lieux de passage des «bêtes féroces», se renseigner quelques jours avant auprès du charmant M. Boun, responsable du restaurant Hanouman rue de Torcy, ou bien au magasin d'alimentation de la place Hébert, ou encore là où vous avez vos habitudes. (Attention, les Thaïlandais fêtent le jour de l'an en avril.)

L'année du rat

Chaque année chinoise porte le nom d'un animal. Cette année, le rat est à l'honneur, c'est le premier des animaux dans le calendrier chinois, il symbolise, entre autres, l'esprit industriel et la prospérité. Selon les *Annales impériales*, il se transformerait en caille au printemps pour redevenir rat huit mois plus tard.



Publicité

APRES LA CRISE SOCIALE, LE FOU RIRE S'EMPARERA-T-IL DE LA FRANCE ?

Fred, Kiki, Cathy et Paul, héros d'une comédie burlesque, recherchent le producteur cinématographique qui répondra oui !
Tél. : 49 44 00 12. Fax : 42 51 14 07.

LES RUES DU 18e

A la Goutte d'Or

Nous avons déjà indiqué (notre n° 11) l'origine des noms de plusieurs rues de la Goutte d'Or : Cavé, Polonceau, Myrha, Léon. En voici quelques autres.

Rue des Poissonniers

C'est une des voies les plus anciennes de l'arrondissement, mentionnée dès 1307. Jusqu'au XVIIe siècle, ce fut le principal chemin d'accès à Paris par le nord, il aboutissait alors à la porte Saint Denis. Il devait son nom au fait que par là arrivait le poisson venant de la mer du Nord et de Normandie. Avant 1882, la rue des Poissonniers allait jusqu'au boulevard de Rochechouart ; c'est au coin de cette rue et du boulevard (là où se trouve aujourd'hui Tati) que Zola situa l'estaminet *l'Assommoir* qui donna son nom au célèbre roman. La partie sud de la rue des Poissonniers a été absorbée par le boulevard Barbès.

Rue de la Goutte d'Or

La petite butte qui se dresse autour de l'emplacement actuel du square Léon s'appelait dès le Moyen Age *la Goutte d'Or*, sans doute à cause des vignes qu'on y trouvait. (Selon d'autres sources, ce nom viendrait de l'enseigne d'un cabaret.) Les quelques maisons de paysans bâties sur sa pente ouest formaient un hameau qui dépendait de la paroisse de Montmartre (alors que la partie est du quartier dépendait de la Chapelle). En 1720, on ouvrit un chemin pour relier le *Faubourg de Gloire* (aujourd'hui rue Marx Dormoy) à la rue des Poissonniers. On l'appela *chemin du Hameau de la Goutte d'Or*, devenu ensuite rue de la Goutte d'Or.

Rue des Islettes

Son nom provient d'un ancien lieu dit campagnard, on ignore ce qu'étaient ces «petites îles». Elle s'est appelée au XIXe siècle rue *Neuve de la Goutte d'Or* et c'est là, à peu près à l'emplacement de la poste, que dans le roman de Zola *l'Assommoir* se trouvait le lavoir où Gervaise travaillait.

...Et d'autres encore

La rue des Gardes et la rue de la Charbonnière tirent leurs noms d'anciens lieux dits de l'époque où la Goutte d'Or était la campagne, on n'en connaît pas l'origine précise. La rue Caplat porte le nom d'un ancien propriétaire. La rue de Chartres, ouverte en 1842, fut ainsi baptisée en l'honneur du duc de Chartres, fils du roi Louis-Philippe, né deux ans avant. La rue Stephenson porte le nom d'un ingénieur anglais (1781-1848), pionnier (comme Cavé) des chemins de fer. La rue Jessaint celui d'un baron, sous-préfet vers 1830 de l'arrondissement de Saint-Denis, auquel était rattachée la commune de la Chapelle. La rue Affre évoque un archevêque de Paris, tué en juin 1848 sur les barricades alors qu'il tentait d'obtenir un cessez-le-feu entre les ouvriers insurgés et l'armée. Et la rue Pierre l'Ermite, paradoxe dans un quartier où les musulmans sont très nombreux, rappelle le moine (1050-1115) qui prêcha la première croisade.



Le premier disque des Moskokids

Les Moskokids, c'est la rencontre, sur le pavé du quartier de la Moskowa, de neuf gamins de 4 à 12 ans, plutôt mal logés, et d'une bande de musiciens loufduques - squatters et rebelles de leur état - dans la même rue Bonnet.

Des premières chansons dans la rue au studio bricolé dans la cave du squatt, Jérôme, Daniel et les autres ont écrit des morceaux pour les enfants Coulibali (Mauritanie) et Kamel (Tunisie). Le groupe, encouragé par La Mano Negra, a commencé à tourner dans des cafés à Paris puis en province : plus de 50 concerts, et les premières vacances des enfants.

Au printemps dernier, Barclay tombe sur la maquette des treize chansons et décide de

Les Moskokids lors d'un concert à la Moskowa



Daniel Maunoury

produire ce cocktail explosif : six semaines d'enregistrement dans un village-vacances du Larzac, mixage en automne à Bordeaux (et à la Moskowa).

Le disque sort ces jours-ci avec un premier titre, *Métis*, et une campagne de promo TV-radio qui va projeter les Moskokids et leur quartier sous les feux de la rampe, à l'heure où une expo leur est consacrée en mairie du 18e

(voir page 9). Le clip est réalisé par Di Rosa.

Un mélange de «rock-reggae-teuf» sur des textes mi-enfantins mi-«alternatifs», pondus entre la cour de récré et les squatts parisiens. Une histoire bien «moskowite», qui parle du quartier et des bulldozers, de l'école, de la fête... et de l'intégration : «Moskokids» en est un bel exemple, hors normes.

André Desvignes

Le 18e du mois est à vous Ecrivez-nous pour nous donner votre avis

Depuis quinze mois que notre journal existe, vous le lisez régulièrement ou occasionnellement. Vous le connaissez donc déjà, mais vous, qui êtes-vous ?

Mieux connaître nos lecteurs et mieux savoir ce qu'ils attendent, c'est l'objet de ce questionnaire qui nous permettra d'améliorer le 18e du mois. Les résultats de cette enquête seront publiés dans un des prochains numéros.

1. Qui êtes-vous ?

Vous êtes : - homme / femme

Age : - moins de 25
- 25 à 35 ans
- 35 à 50 ans
- plus de 50 ans.

Vous habitez le 18e depuis années.

Dans le quartier : Chapelle / Porte d'Aubervilliers / Goutte d'Or / Clignancourt / Butte Montmartre / Grandes Carrières sud / Grandes Carrières nord et porte de St Ouen.

Votre profession (facultatif) :

2. Vous et le 18e du mois

- Vous êtes abonné(e) : Oui Non Depuis le n°

- Vous l'achetez : Régulièrement / De temps en temps

- Souhaiteriez-vous le trouver dans d'autres lieux que celui où vous avez l'habitude de l'acheter ? Lesquels ?

- Votre numéro est lu en moyenne par personnes. (De votre famille ? Des amis ?)

- Vous jugez la présentation : - très bien
- satisfaisante
- passable

- Vos suggestions pour améliorer la présentation :

3. Le contenu du 18e du mois

- Vous lisez d'abord : Actualité, vie locale / Dossier / Magazine (spectacles, culture, variétés) / Portraits, «Mon 18e» / Histoire / Autres :

- Vous souhaiteriez lire davantage de

- Vous souhaiteriez trouver moins de

- Trouvez-vous que le 18e du mois parle de la vie politique locale : trop / pas assez / ce qu'il faut.

- Pouvez-vous citer quelques articles qui vous ont particulièrement intéressé(e) ?

- ou qui vous ont particulièrement déplu :

- Vos principaux reproches (et vos principaux compliments), vos suggestions :

Si vous ne souhaitez pas découper votre 18e du mois, vous pouvez recopier ce questionnaire et nous répondre sur feuille libre, aussi longuement que vous le désirez. Merci de le faire avant la fin de février.

Le «son» cubain au Bab'Ilo

Dimanche 4 février au Bab'Ilo, le bistrot-jazz de la rue du Baigneur (métro Jules Joffrin. 42 23 99 19), vous applaudirez *Lunayena*. C'est un répertoire de musique cubaine et afro-caraïbéenne... boléro, cha-cha, guajira, que le trio *Las Tres Estrellas* vous servira. Vous pourrez aussi entendre des «son» cubains. Le «son», musique née dans les campagnes, accompagnait la journée des paysans. Vers le début du XXe siècle, le «son» passe à La Havane et se répand dans les grandes villes.

DEMANDEZ LE PROGRAMME

CINEMAS

• **Trianon**, 80 bd Rochechouart (42 52 72 89) : du 22 au 26 fév., rencontres du court métrage fantastique. Projections de 21 h à 23 h. Le 25, une rétrospective présentera les incontournables du genre.
• **Studio 28**, 10 rue Tholozé : programmes au 46 06 36 07.
• **Pathé Wepler**, 8 salles, 140 bd de Clichy et 8 av. de Clichy : programmes au 36 68 20 22.

THEATRES

• **L'Alambic**, 12 rue Neuve de la Chardonnière (42 23 44 66) : jusqu'au 4 fév., *Trois Déphasages*.
• **L'Atalante***, 10 place Charles Dullin (46 06 11 90) : jusqu'au 12 février, à 20h 30, *La Traversée ou l'archange n'est plus là*, de Miguel Angel Sevilla, av. Bernadette Lafont, Georges Arnold.
• **L'Atelier**, place Ch. Dullin (46 06 49 24) : à partir du 21 fév., *Trois femmes grandes*, d'Edward Albee, mise en scène Jorge Lavelli, avec Denise Gence, Françoise Brion, Judith Godrèche.
• **Dix-Huit Théâtre***, 16 rue Georgette Agutte (42 26 47 47) : jusqu'au 11 fév., *Un pur moment de rock'n roll*, de Vincent Ravalec. Du 16 fév. au 3 mars, *Scrooge*, de Claude Bazin.
• **Espace Acteur***, 14 bis rue Ste Isaure (42 62 35 00) : jusqu'au 18 fév., *Ma cour d'honneur*, de et par Philippe Avron. Du 27 fév. au 6 avril, *Hernani*, de Victor Hugo, par l'Attrape Théâtre.
• **Le Funambule**, 53 rue des Saules (42 23 88 83) : jusqu'au 17 fév., *Le Système Ribadier*, de Feydeau.
• **Le Lavoir moderne Procréart***, 35 rue Léon (42 52 44 94) : jusqu'au 16 fév., *Bled*, de Michel Azama. Du 26 fév. au 5 avril, *La mise au monstre d'un nouveau monde*, de Jean-Louis Bauer.
• **Montmartre Galabru***, 4 rue de l'Armée d'Orient (42 23 15 85) : jusqu'au 11 fév., 21 h 30 (dim. 15 h) *Le Boxeur et la Violoniste*, de Bernard Da Costa. Du 27 fév. au 28 avril à 20 h (dim. 15 h), *La Poulopade* (comédie montmartroise avec chansons, création), de Fabrice Beucher. Du 14 fév. au 10 mars, 21 h 30 (dim. 17 h), *Il était une fois les trois soeurs*, d'Olga Forest, inspiré par Tchekov.
• **Théâtre ouvert**, 4 bis cité Véron (42 55 74 40) : jusqu'au 24 fév., les chantiers de théâtre ouvert, *Pratiques d'auteurs*, présentations publiques les samedis 16 h.
• **Le Tremplin***, 39 rue des Trois Frères (42 54 91 00) : jusqu'au 17 mars, *Alias Katia*, d'Emmanuel Demez.
• **Le Trianon**, 80 boulevard Rochechouart (42 52 21 25) : jusqu'au 21 fév., *Monsieur Schmill et Monsieur Tinneton*, de Gilles Ségat.
• **Crypte du Martyrium**, 11 rue Yvonne Le Tac (42 23 48 94) : jusqu'au 29 fév. (du jeudi au dim.), récital de poésies de Rainer Maria Rilke, par la Compagnie du Regard.

THEATRE POUR ENFANTS

L'opération Raconte-moi le théâtre, destinée au jeune public, continue jusqu'au 11 février dans les théâtres du

Grand Montmartre (marqués d'une astérisque * dans la liste ci-dessus), ainsi que dans les bibliothèques (Maurice Genevoix, Porte Montmartre) et chez certains commerçants (notamment le *Zénobie*, 234 rue Championnet, le 7 février) : spectacle, rencontre avec des comédiens, visite d'une machinerie, découverte des marionnettes, déplacements dans les écoles. Renseignements dans ces théâtres.

• **Dix-Huit Théâtre** : du 16 fév. au 3 mars (mar., merc., jeu., vend. à 14 h 30 ; mar., ven., sam. à 20 h 30 ; dim. 16 h) : *Scrooge*, d'après *A Christmas Carol* de Dickens.
• **Le Funambule** : merc. 15 h, *Dis maman c'est de la magie* (3 à 12 ans).
• **Montmartre Galabru** : jusqu'au 11 fév. (merc. & sam. 14 h, vend. 10 h), *Elodine enchante Merlin* (à partir de 6 ans).
• **Le Tremplin** : jusqu'au 10 fév. (lun., merc., sam. 14 h 30), *Les aventures d'Ananzé*, d'après les «Contes de Koutou-as-Samala» de Bernard Dadié, mise en scène Kapela Mulumba (à partir de 3 ans).
• **Le Trianon** : jusqu'au 21 fév. (20 h 30, relâche dim.), *Monsieur Schmill et Monsieur Tinneton*, de Gilles Ségat.
• **Halle St Pierre**, 2 rue Ronsard (42 58 72 89) : jusqu'au 10 fév. (mar. & jeu. 10 h 30 et 14 h 30, merc. 10 h), *Cas à part* (à partir de 5 ans).

MUSIC-HALL, ROCK, etc.

• **Le Divan du Monde**, 75 rue des Martyrs (44 92 77 66) : 4 fév. *Black Sugar*, show orchestré par Gérard Wilson (zouk, soukous, soul, r'n'b, reggae). 5 et 6 fév. enregistrement de l'émission *Pollen*, entrée libre. 9 fév. Boy Zone en concert (20 h) puis soirée de 23 h à l'aube. 11 fév. concert hardcore avec DSB et Voodoo Glow Skulls. 13 fév. *Pollen*, entrée libre. 17 fév. Hass Keita en concert puis soirée jusqu'à l'aube. 24 fév. Pibamos. 25 fév. La nuit des saltimbanques. 26 et 27 fév. *Pollen*.
• **Les Blues Heures**, 97 bis rue Championnet (42 62 21 47) : 3 fév. Octobre (rock). 10 fév. Tony Allen (afrobeat jazz). 17 fév. Frenchy But Soul (funk soul). 24 fév. Baobab (reggae). 29 fév. Petitcoat (swing).
• **Théâtre de Dix Heures**, 36 bd de Clichy (42 64 53 28, réserv. 46 06 10 17) : jusqu'au 3 fév., 20 h 30, Isabelle Mayereau. Du 13 fév. au 31 mars, Marc Métal, *Métal hurlant*. Du 13 fév. au 9 mars, Cartouche, *La Fièvre*.
• **Le Houdon**, bistrot-jazz, 5 rue des Abbesses (46 06 35 91) : 2 et 3 fév. Claudine François (p.), Richard Raux (sax), Wayne Dockey (ctb), John Betsch (batt.). 8 fév. Claudine François, Wayne Dockey. 9 et 10 Philippe Duchemin (p.), Patricia Le Beugle (ctb), J.P. Soucho (batt.). 15 fév. trio Ziarelli (Stéphane Belmondo, Zennio, Ziarelli). 16 et 17 Claude Tissendier (clar.), Bernard Rabaud (vib.), Jacques Schneck (p.), Stéphane Laferrière (batt.). 22, 23, 24 Christophe Brunard (p.), Lolo Bellonzi (batt.), Luigi Trussardi (ctb), Xavier Richardeau (sax).

A la Halle Saint Pierre

Les jeudis de l'Oulipo

«L'Oulipo (Ouvroir de littérature potentielle)» : ce nom facétieux désigne une des aventures les plus remarquables de la littérature des trente dernières années. Fondé en 1960 par **Raymond Queneau** (*Loin de Rueil*, *Zazie dans le métro*, etc.) et le mathématicien **François Le Lionnais**, l'Oulipo se proposait d'explorer les rapports de la littérature et des mathématiques. Autrement dit, récusant les épanchements sentimentalo-lyriques, les membres de l'Oulipo voulaient explorer le territoire immense qu'ouvrent à notre imagination, et à notre sens de l'humour, des règles formelles strictes.

Ainsi Queneau, dans *Cent mille milliards de poèmes*, jouait avec les possibilités presque illimitées de combinaisons de vers. **Georges Pérec** composait son roman *La vie mode d'emploi* en s'inspirant des

principes du puzzle, et dans ses livres **Italo Calvino** explorait les combinaisons du hasard. Le grand poète **Jacques Roubaud** faisait redécouvrir la poésie formelle des troubadours, de Pétrarque ou des «grands rhétoriciens» du XVIIe siècle français, etc... Et rien de tout cela n'est triste!

Malgré la mort de Queneau, Pérec, Calvino, l'Oulipo continue ses activités, à travers notamment un cycle de lectures publiques, «*les jeudis de l'Oulipo*», qui se tiennent une fois par mois à la Halle St Pierre. Pour les amateurs, noter que la séance du 11 avril aura pour thème la bande dessinée (avec Jean-Christophe Menu, Trondheim, Lécroart, Anne Barau).

• 8 février, 14 mars, 11 avril, 2 mai, 13 juin à 20 h. Halle St Pierre, 2 rue Ronsard, Paris 18e. Entrée libre dans la limite des places disponibles.



Des habitants du 18e vous donnent leurs recettes



Dans chaque numéro, un habitant du 18e, professionnel ou non-professionnel de la cuisine, vous donne une de ses recettes préférées. Cette semaine, c'est **Dominique Pafundi**, du restaurant *Les Roches de la Butte*, 15 rue André Del Sarte.

Dans ce restaurant les photographes du 18e du mois tiennent chaque mois leur réunion autour d'un repas, et ce n'est pas par hasard : la cuisine est excellente, les prix plus que raisonnables. (Outre la carte, il y a un menu à 60 F, boisson comprise, avec beaucoup de choix.) Dominique, le patron, est d'origine italienne, sa femme de la région de

Bordeaux, aussi trouve-t-on sur la carte beaucoup de plats d'Italie (mais pas de pizza !) et du Sud-Ouest de la France.

Dominique avait pensé d'abord nous donner la recette de son minestrone, mais «c'est peut-être trop long à réaliser car il y entre beaucoup de produits ayant des temps de cuisson, différents, il faut s'y prendre longtemps à l'avance.» Il a choisi finalement un plat plus simple : l'entrecôte pizzaiola.

L'entrecôte pizzaiola

Ingrédients : Ail (une gousse), huile d'olive, basilic, câpres, origan, tomates pelées (une pour chaque entrecôte), persil haché, sel et poivre.

Faire rissoler l'ail dans l'huile d'olive. Rajouter la tomate pelée. Laisser cuire à feu doux 10 minutes.

Rajouter l'origan, le basilic, le persil haché et les câpres (10 grains environ). Laisser cuire à nouveau une dizaine de minutes.

Dans une poêle faire cuire l'entrecôte, selon le goût (saignante ou à point...).

Verser la sauce pizzaiola. Servir chaud.



La musique et la grâce sous le chapiteau près de la place Clichy

Il est notre voisin depuis bientôt un an avec son chapiteau installé à côté de la place Clichy. Il s'était installé au début pour un mois (*Le 18e du mois* en avait parlé à cette époque), puis il est resté et, bonne nouvelle, le **Cirque Tzigane Romanès** continuera à ravir jeunes et jeunes du cœur, probablement encore un an.

Chaleureux et familial, le spectacle donné pendant presque deux heures réunit, sur fond constant de thèmes de musique passionnément chantés en langue romanès et joués par Delia et son orchestre, des numéros surtout d'acrobatie. Acrobatie masculine et féminine, gracieuse, gymnastico-martiale, clownesque ou poétique. Il y a Claire, femme-panthère, qui se balance sous la coupole avec un chat blanc contrastant avec sa crinière et son body noir ; il y a, plus guerrier, Jean-Jacques, lui de toute évidence pas tzigane, mais black, conjuguant exactitude du rythme, force et souplesse de tous les mouvements dans une acrobatie-danse accompagnée par une konga ; il y a l'inoubliable visage du clown-«artiste manqué» avec son nez d'aigle et l'air fier qu'il conserve en s'enfonçant dans les maladrasses ; et bien d'autres encore.

La plupart des artistes sont des gens du cirque ambulant, mais il n'y a pas de dresseurs d'animaux. Ils se réclament du Nouveau Cirque. Ainsi, les chevaux et la chèvre, auxquels les voisins viennent apporter pains et câlins, mettent leur touche de nature, de folklore sans trop d'efforts - ils ne viennent sur scène que vers la fin du spectacle, quasiment rien que pour dire bonjour.

Pas nécessaire ici de plier un éléphant en quatre. Avec son ambiance de fête amicale, le spectacle du groupe réuni par Alexandre Bouglione, le chef de la troupe - dont même la petite fille de onze mois, vêtue en Roumaine, participe avec ses «bavo, bavo» dans les bras des uns et des autres - parvient à emballer en toute légèreté.

Silke Rotzoll

Romanès-Cirque Tsigane, tous les vendredis 20 h 30, samedi 15 h et 20 h 30, dimanche 15 et 17 h. Au fond de l'impasse 12, avenue de Clichy. Tél. 43 87 16 38. Prix : adultes 80 F, enfants 40 F.



Alexandre Bouglione, patron du cirque, et sa fille de onze mois.

Dan Aucante

